Lès Nifteûs

CERCLE HISTORIQUE
DU CENTRE CULTUREL
D'HAVELANGE



CHEMINS, VOIES & PIEDSENTES

Miécret

Centre Culturel
d'HAVELANGE asbl

Sommaire

- Préface ..... page 3
- Introduction ..... page 5
- Carte générale de la commune d'Havelange ..... page 6
- Comment rejoindre Miécret ..... page 7
- Introduction historique sur Miécret ..... page 8
- A la découverte du village ..... page 10-11
  Carte IGN // Carte ancienne
  Liste des dénominations des chemins selon l'Atlas de 1841
- Circuit 1 ..... page 12
  Aux confins de Miécret
  Carte IGN
- Circuit 2 ..... page 27
  Des pierres et des hommes
  Carte IGN
- Bibliographie de référence ..... page 44
- Conclusion - Remerciements ..... page 45

Préface

C'est dans le cadre de sa mission de valorisation du patrimoine que le Centre culturel d'Havelange a le plaisir de présenter ce guide établi par le Cercle historique des Nifteûs, le quatrième d'une série consacrée à la découverte de notre commune à travers les noms des chemins, voies et piedsentes de ses villages.

Havelange peut s'enorgueillir d'un riche patrimoine, parfois connu, parfois plus discret, qu'il soit bâti, paysager ou humain. Le Centre culturel a le souci de le faire découvrir ou redécouvrir à nos concitoyens et aux visiteurs de notre commune car, sensibiliser à la valeur de cet héritage commun, c'est aider à le protéger afin de le transmettre aux générations futures mais c'est aussi, simplement, retrouver le plaisir de le parcourir.

Parcourir : c'est à cela que les Nifteûs nous invitent ici. Parcourir nos villages, sous l'angle d'une approche à la fois originale et ludique, celle des noms de rues et de chemins. Ces appellations souvent mystérieuses, parfois humoristiques et toujours tellement justes conservent en elles la trace de notre histoire, la petite comme la grande.

Les promenades proposées constituent d'agréables circuits à faire à pied, ponctués d'explications sur les lieux traversés. Prendre son temps, faire des haltes afin d'observer un détail ou un autre, ralentir pour admirer la beauté d'un paysage : la balade nous entraîne aussi à renouer avec un autre rythme, celui du cheminement.

Ces circuits de découvertes sont le fruit d'un admirable travail de recherche et de collecte d'informations accompli minutieusement par les Nifteûs au sein des diverses sources écrites et iconographiques disponibles sur l'histoire de notre commune. Ils ont en outre recueilli des témoignages appartenant à la mémoire orale collective, la sauvant ainsi de l'oubli. L'ensemble de cette documentation constitue également un patrimoine qu'ils contribuent à préserver.

Préface

Se promener avec les Nifteûs, c'est découvrir avec plaisir la qualité de notre patrimoine commun. Mais celui-ci n'a jamais été figé car il est le produit d'une succession d'événements. Il porte les traces de la vie de nos prédécesseurs, de l'évolution de notre société. Le patrimoine, ce n'est pas seulement l'héritage du passé, il vit et se construit au jour le jour. De même, cheminer sur ces circuits, garder la mémoire de nos impressions, de petites anecdotes, de rencontres, les transcrire en de nouveaux récits, c'est aussi écrire une nouvelle page de notre histoire personnelle et collective.

Oui, c'est tout cela et bien plus encore que nous offrent les Nifteûs. Qu'ils en soient ici chaleureusement remerciés.

Le Centre culturel d'Havelange

Introduction

Le tout jeune Cercle historique du Centre culturel d'Havelange a choisi de mener ses premières recherches sur les noms des rues, des chemins, des sentiers, qui parcourent nos villages. Notre intention a été de découvrir l'origine des dénominations actuelles et anciennes et d'identifier les voies de communication d'hier et d'aujourd'hui.

Le champ d'investigation est très vaste. Aussi, notre recherche s'est principalement centrée sur une lecture de la toponymie qui nous révèle la vie des gens de chez nous à travers les siècles.

Différentes sources ont alimenté nos découvertes : l'observation sur le terrain, les témoignages des anciens de nos villages, les études toponymiques portant sur des localités de notre région, différents dictionnaires de noms de lieux, les ressources cartographiques (principalement la carte dite «de Ferraris» de 1771-1778 et les atlas communaux des communications vicinales des différentes anciennes communes de l'entité d'Havelange, datant de 1845), ainsi que différents fonds d'archives.

Notre souci est de mettre dans les mains du lecteur un outil de découverte qu'il pourra emporter avec lui lors de ses pérégrinations par *les drèves* (chemins bordés d'arbres), *les chavées* (chemins creux), *les rouwales* (petites rues), *les pazès* (servitudes non bordées de haies), *les piedsentes* (sentiers que l'on parcourt à pied), *les tîdjes* (vieux chemins de terre larges et gazonnés suivant souvent les crêtes) et toutes les voies qui sillonnent nos villages, nos hameaux et nos campagnes.

Et pour mieux accompagner le promeneur, nous avons enrichi chaque fascicule de cartes qui reprennent quelques toponymes présents à plusieurs endroits de notre commune.
Les nombres en indices accouplés à certains mots renvoient à la bibliographie.
Nous vous souhaitons une bonne lecture et surtout de passionnantes promenades pédestres.

Les Nifteûs.

La commune d'Havelange

Comment rejoindre Miécret ?

- En voiture :
  - Venant de Ciney, Andenne ou Liège, se diriger vers Havelange. Au carrefour principal, prendre la direction de Maffe sur la N 983 puis suivre Miécret.
  - Venant de Méan (route Marche-Liège), se diriger vers Havelange sur la N 983. Après le village de Verlée, suivre la direction Miécret.

- En bus :
  - A partir des gares de Ciney ou de Huy Nord, utiliser la ligne 126 A «Huy Nord-Ciney».
  - Ou via Marche, Havelange-Hargimont avec la ligne 98.
  - Demander l'arrêt «Miécret église».
  - Pas de bus le dimanche. Passages fort espacés le samedi.



Introduction historique

L'origine du nom du village condruzien de Miécret serait à trouver, selon le professeur Albert Carnoy, dans la vénération du dieu celte TEUTATES, identifié à MERCURE, le dieu romain du commerce[1].

Selon les uns ou les autres, apparurent alors MERCURIACUM, la ferme, la propriété de MERCURIUS ou MERCANTILIS, le marché.

En 1343, MERQUEREYE était de mise.

Plus tard, en 1512, MERCREY a la faveur des érudits.

En 1745 et 1771, les cartographes militaires E. H. Frickx et Ferraris optaient pour MIERAY, ce qui apparaît sur la carte de 1723.

Enfin, l'Administration française donnait la forme définitive de MIÉCRET qui s'inspirait manifestement du wallon parlé par les gens du cru : MIYECRET. Posez la question aux Miécrétois, ils vous répondront que leur village est tout simplement au milieu de deux crêtes (mi-crêtes).

Eléments de l'histoire de Miécret

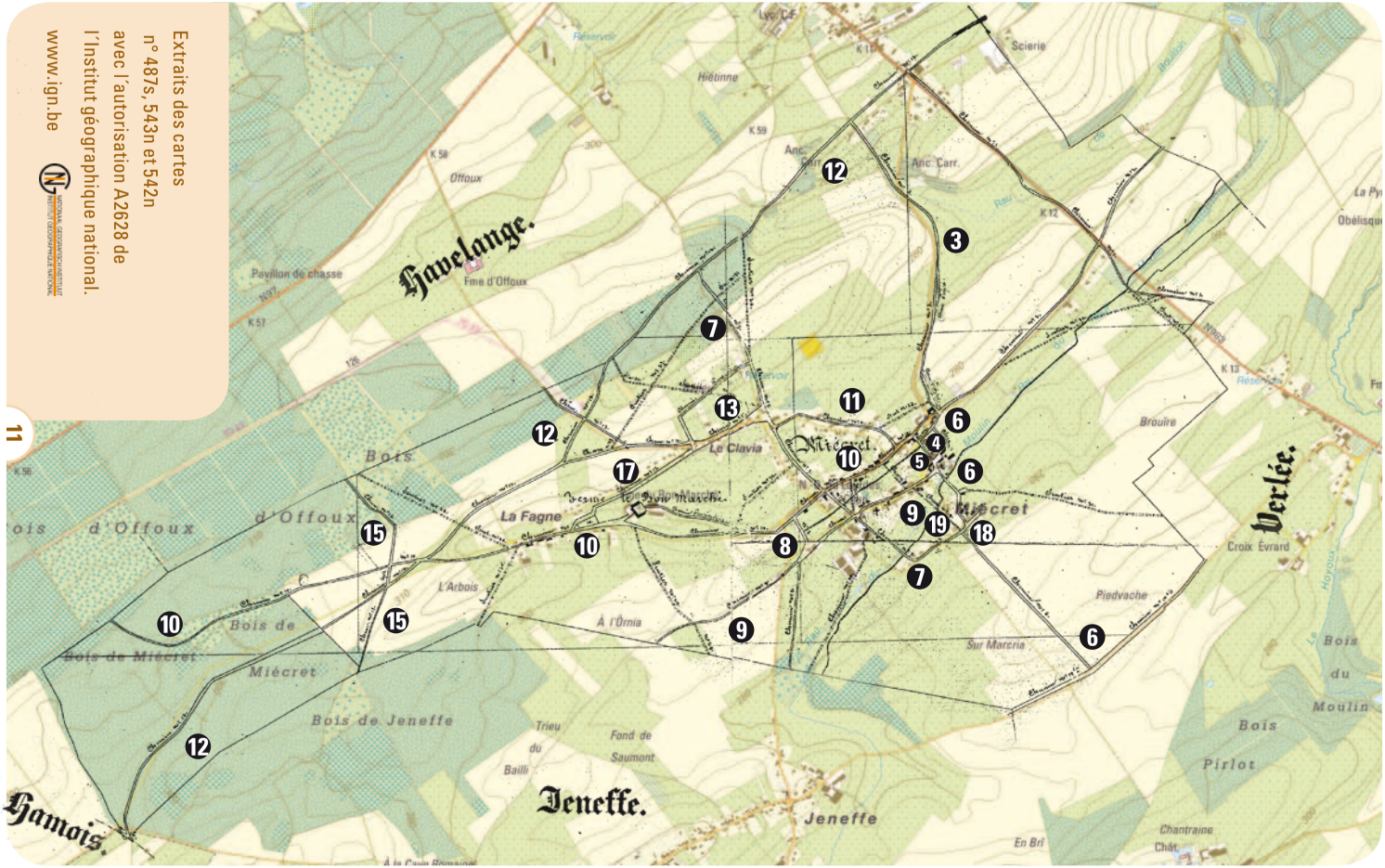
- 7 000	Industrie de la pierre polie dans le bois de Miécret
- 400	Peuplement par les Celtes, Belges et Condruzes
+ 100/200	Construction de la villa gallo-romaine
+250/275	Destruction de la villa gallo-romaine par les Francs
Moyen-Age	Miécret fait partie du ban d'Havelange ; assèchement des marais
1653	Guerre de Hollande. Incendie de Miécret par les soldats du Duc de Lorraine (5 maisons épargnées)
1740	Construction du Chemin de l'Homme sauvage, voie de grande communication
1800	Miécret devient une commune dans le canton d'Havelange, département de Sambre-et-Meuse (Province de Namur et non plus de Liège)

1825	Miécret fait partie du canton de Ciney et ne dépend plus d'Havelange
1830	Indépendance de la Belgique. Jean-Joseph Mathot, premier instituteur connu à Miécret
1842	Erection de la «potale » Saint-Donat et Saint-Hubert Théophile Lekeu, premier curé de Miécret
1851	Destruction de la chapelle et construction de la première église
1857	Construction de l'école communale des garçons
1885	Création de l'école des filles. Réalisation de la «Haute Voie» de Barvaux-Condroz à Havelange-Station
1903	Début des travaux de distribution d'eau à partir d'Haveligeoule
1910	Construction de la deuxième église
1914/1918	Première guerre mondiale : 7 morts miécrétois
1916	37 déportés miécrétois en Allemagne
1925	Découverte du polissoir fixe dans le bois de Miécret
1930	100è anniversaire du Royaume de Belgique : plantation d'un arbre et pose d'une pierre à Saint-Donat
1940	Deuxième guerre mondiale : 4 morts miécrétois
1941	Création du club de football de Miécret
1963	Consécration de la troisième église
1967/1969	Fouilles archéologiques à la villa romaine (Saint-Donat)
1977	Fusion des communes avec Havelange
1980	150è anniversaire de l'indépendance de la Belgique : pose pierre et arbre route de Chantraine.
1988	Construction de la nouvelle école primaire mixte
1989	Pour la 1re fois, le bourgmestre d'Havelange est miécrétois
1995	Pour la 2è fois, le bourgmestre d'Havelange est miécrétois

Liste des dénominations des chemins selon l'Atlas de 1841

Chemin n° 3	Chemin d'Havelange
Chemin n° 4	Sans nom
Chemin n° 5	Sans nom
Chemin n° 6	Chemin du Tilleul
Chemin n° 7	Chemin de Chantraine
Chemin n° 8	Chemin du Champ
Chemin n° 9	Chemin du bois de Némont (Rémont)
Chemin n° 10	Chemin de la Fagne
Chemin n° 11	Chemin de la Fagne
Chemin n° 12	Chemin de l'Homme sauvage
Chemin n° 14	Chemin du bois de Bormenville
Chemin n° 15	Sans nom (1806, chemin des Botteresses)
Chemin n° 17	Chemin du Hierda
Chemin n° 18	Chemin du Trou perdu
Chemin n° 19	Chemin de Chantraine

Les numéros indiqués sur la carte ancienne correspondent à ces chemins.



Extraits des cartes
n° 487s, 543n et 542n
avec l'autorisation A2628 de
l'Institut géographique national.
www.ign.be

Circuit 1

Aux confins de Miécret

- Environ 8,6 km
- Point de départ : église de Miécret
- Possibilité de stationner devant l'église.
- Attention ! Ce circuit emprunte des chemins dans les bois. Il est fortement déconseillé de s'y aventurer entre octobre et fin janvier, en période de chasse.



Extraits des cartes
n° 487s, 543n et 542n
avec l´autorisation A2628 de
l´Institut géographique national.

www.ign.be

Circuit 1

Avant d'entreprendre notre randonnée à travers bois et campagne, vous aimeriez certainement avoir quelques informations sur les bâtiments qui vous entourent.

Parlons tout d'abord de l'église

Ou plutôt des églises…

Celle-ci est en fait le quatrième édifice religieux érigé en cette localité, en quelque deux cents ans.

Le tout premier, la chapelle Saint-Lambert, bâtie à deux cents mètres d'ici, est reprise sur le plan Dupont de 1806. L'ensemble presbytère-chapelle-école apparaît clairement dans un croquis d'arpentage de 1827, au coin de cette rue et du chemin de Chantraine (chemin n°19, aliéné en 1854.)



Plan de 1806 (Dupont).
Archives de l'Etat Namur
En bleu foncé : la chapelle
En bleu clair : le presbytère

La chapellenie a certainement été créée au 17è siècle. Un écrit de 1650 témoigne de sa dépendance, comme l'église d'Ossogne, à la paroisse d'Havelange.

En 1851, la population de Miécret est en nette augmentation (743 habitants) et la petite chapelle est devenue trop exiguë et indigne de la qualité de «succursale» lui attribuée par l'arrêté royal de 1842. Elle fut démolie et remplacée, au même endroit, par une véritable église de 17 mètres de longueur et 9 mètres de largeur, suivant les plans de l'architecte Blanpain et adjugée aux entrepreneurs Hubert Laloux de Ciney et François Donneux de Schaltin. Elle fut dédiée à saint Léger.



Eglise Saint-Léger de 1851,
Peinture de l'Abbé Bottin
Coll. Jean Bertot

En avril 1855, l'architecte provincial constatait qu'elle était «hors plomb» et «défectueuse», et nécessitait des réparations urgentes[24]. En 1912, elle fut détruite. Les raisons invoquées pour changer l'implantation étaient que l'entrée de l'église se trouvait directement sur la voie publique et qu'elle était entourée de cabarets[24].

En 1910, à l'endroit de l'actuelle église, s'éleva une église de style gothique, conçue par l'architecte Lange de Namur. De construction médiocre (un mortier trop pauvre en ciment), elle menaça vite de tomber en ruines. Elle fut interdite au public dès Noël 1957. Les offices étaient alors célébrés dans les locaux de la salle Renaissance.

Quant à l'église actuelle, elle a été consacrée par Mgr Charue, évêque de Namur, le 28 juillet 1963, comme l'indique une pierre posée au sol dans le porche. De style roman, elle est l'œuvre de l'architecte cinacien Jules Lecomte. Ont été conservés des trois constructions antérieures : un bénitier mural du 18è siècle, deux calices en argent avec poinçons belges de 1831 et 1868, un ostensoir-soleil en argent de 1782, des statues en chêne de saint Bernard, saint Benoît et saint Lambert (style mosan 17è siècle)[3].

Trois cloches sont actuellement nichées dans la tour de l'église. La plus ancienne, fondue par Hyppolite Caussart de Moulins en 1874, est la seule rescapée de l'enlèvement des cloches effectué par les Allemands le 14 octobre 1943. Elle est dédiée à saint Léger et a été offerte par la commune de Miécret. La seconde cloche date de 1960. La dédicace révèle qu'elle s'appelle Marie «en l'honneur de la mère de Dieu». Jules Defays et Madame Ghislain Damblon sont les donateurs. La dernière, fondue en 1962, porte les inscriptions suivantes : «l'indivisible trinité sainte». Les bienfaiteurs sont : Léon Lizin, Fernand Simon, Joseph Demeure et Honoré Fastrès (curé).



L'église actuelle

Au pied de sa tour, nous lisons l'épitaphe suivante : … «D.O.M. Priez pour l'âme de Théophile Lekeu, premier curé de Miécret, né à Balâtre le 15 juin 1815, curé de Miécret le 1er juin 1843. Il posa la première pierre de cette église (le deuxième édifice religieux) le 16 juin 1851 et mourut lors d'une épidémie, victime de son dévouement le 5 octobre 1855. R.I.P.»

Les chapelains, vicaires et curés de Miécret furent :

- Jacques Gérardy, en 1685
- Delaite ou Delaibre, nommé le 10 septembre 1806
- Charles Magnery, en 1818
- Florkin, en 1834
- Théophile Lekeu, de 1841 à 1855
- Allard, de 1855 à 1870
- Art, de 1870 à 1885
- Guillaume Poskin, de 1886 à 1905
- Octave Bottin, de 1905 à 1939
- Edouard Mélot, de 1939 à 1958
- Honoré Fastrès, de 1958 à 1968
- Daniel Dobbeling, de 1968 à 1973

Sur la droite de l'église se dresse le monument aux Morts des deux guerres, œuvre du tailleur de pierres local Joseph Defays qui a sculpté aussi les monuments de Jeneffe et Porcheresse. Cet édifice se trouvait initialement en bordure de cette route avant d'occuper la place de la grotte de N.D. de Lourdes qui fut tout bonnement démolie.

L'école

Face à l'église, cette construction datant de 1857 fut d'abord la maison de l'instituteur et la salle de l'école. Plus tard, la maison communale occupa l'étage laissant à l'école communale les deux pièces du bas. Le dallage du corridor provient de la chapelle Saint-Lambert.

En 1840, les cours étaient dispensés dans l'ancien presbytère réaménagé.

A cette époque, l'instituteur était Antoine Demarcin (depuis 1842). Jean-Baptiste Franquinet, qui lui succéda en 1875, aurait été le premier à Miécret à posséder une automobile.

Le 1er février 1901, Joseph Gilain Demaret (1878-1944) le remplaçait. Son fils Joseph Gustave (1907-1987) prendra la relève le temps venu.



Classe de Joseph Demaret père, 1918



Classe de Firmin Pirlot, 1943



Classe de A. Renard, 1947



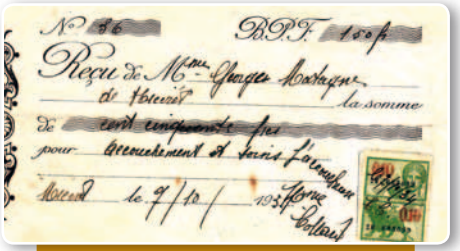
Classe de Joseph Demaret, 1959

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, Joseph Demaret fils, devenu chef d'un groupe de résistants, et sa femme, Alberte Pire, durent quitter précipitamment le village pour échapper à la Feldgendarmerie. Ils vécurent à Bruxelles sous les noms d'emprunt de Joseph Debarsy et Alberte Petre. Après le débarquement des alliés, ils revinrent à Miécret. Joseph prit le commandement du Groupe 4, secteur 3 de la zone V de l'Armée Secrète qui combattit les Allemands au Bois Pasquet (les Avins) le 8 septembre 1944, le jour de la libération.

Se mettre en route et se diriger vers le carrefour le plus proche.

Au carrefour, la première maison à droite était celle de l'électricien Omer Collard.

Il épousa en premières noces Eva Henin, une infirmière-accoucheuse qui mit au monde toute une génération de Miécrétois.



Coll. Léon Matagne

Sa seconde épouse, Marie-Thérèse Brandt, géra en cette maison une épicerie Delhaize Le Lion.

Quitter la rue de l'Eglise, anciennement rue de l'Ecole des Garçons et bien avant cela chemin n°9, dit «du bois de Némont» (Rémont).
Continuer tout droit et emprunter la rue Saint-Donat ①.

Cette route nous mène à la potale Saint-Donat, un monument placé à l'ombre d'une borne végétale.

Nous évoluons entre deux carrés de terre appelés, à gauche «Fond de Basse» (rappel de la présence d'eau) et à droite «Enclos du Maréchal».

«L'enclos du Maréchal» était un pré entouré d'une haie ou d'une palissade, sans doute réservé aux chevaux. A l'origine, un maréchal était un domestique chargé de soigner les équidés, avant de devenir, vers le 13e siècle, un maréchal-ferrant ou un officier des forces de l'ordre.

La potale Saint-Donat se présente sous la forme d'une pierre quadrangulaire avec deux niches dos-à-dos, surmontée d'une croix en fer. Sous la première niche est écrit SDONNA. La face latérale gauche porte la date de 1842. Sous la niche arrière est écrit SHUBERT et la face latérale droite : CLAIREELOIX.

Claire Eloy est la veuve de Pierre François Cheza. Cette gente dame s'était signalée en 1837 en proposant à la commune de Miécret de vendre sa maison, son jardin, son chemin d'aisance et son pré en faveur du curé qui tardait à venir, faute de logement ! Sensibilisée par la mort d'un agriculteur foudroyé dans son champ, elle fit ériger cette potale qui, depuis, a protégé tous les Miécrétois des foudres du ciel.

Claire Eloy est décédée le 24 août 1843 à l'âge de nonante ans !

La seconde pierre, qui a également quatre faces, ne porte d'inscription que sur une seule : ANNO 1830 - 1930 (Centenaire du Royaume de Belgique).



Saint-Donat, la route de Jeneffe et le Neuf Chemin à droite

Suivre le chemin de terre qui s'enfonce à droite dans la campagne sur 200 mètres :

Nous nous trouvons sur le Neuf Chemin. Il reliait Scoville (Hamois) à Miécret (chemin n°9), il passait au lieu-dit «à la cave romaine» situé à deux kilomètres de Saint-Donat, aux abords du village de Jeneffe.

Le long de la route de Jeneffe s'élevait une magnifique villa gallo-romaine ②. Elle a été fouillée en 1967 par le commandant Hazée, l'abbé Matagne, curé d'Evelette, Isidore Henri, etc. Ensuite, en 1968 et 1969, par le Liégeois Daniel Materne, âgé seulement de 20 ans au début des travaux.

Ce jeune archéologue a mis à jour un ensemble de bâtiments à destination agricole, s'étendant sur 70 mètres de longueur et 15 mètres de largeur (en tout, la villa occupe 80 m/70 m).

Luxe incontestable, il comprenait des fenêtres vitrées et s'accommodait d'un certain confort

par la présence de plusieurs salles de bains froides (frigidarium) et chaudes (caldarium) indissociables d'un système de chauffage à air chaud (hypocauste) [5].

D'après les types de poteries retrouvées, la villa daterait des 1er et 2è siècles après Jésus-Christ.

Sa destruction aurait eu lieu lors des invasions germaniques, de 268 à 276.

Petit aperçu succinct des objets découverts: une fibule en bronze, une charnière de coffre de la même matière, une clé en fer, une bille en marbre, de nombreux fragments de poterie, des sesterces à l'effigie d'Agrippine (femme de Germanicus et maman de Calligula), un dupondius de l'empereur Domitien, des épingles à cheveux en os, etc…[6]

La villa romaine de Miécret n'a pas livré tous ses secrets. Son contenu sera analysé en 2012 et les résultats feront l'objet d'une publication.



L'hypocauste du caldarium
(dans «Les Romains en Wallonie»)

Après l'Antiquité, nous avons rendez-vous avec la passé préhistorique de Miécret. Avant de nous rendre au polissoir, nous allons transiter par le lieu-dit «La Fagne».

Pour cela, sortir du Neuf Chemin en repassant par la potale Saint-Donat. Tourner à gauche jusqu'à la bifurcation et prendre l'embranchement de gauche.

Ce chemin dit «du champ» (3) (chemin n°8) est une portion du diverticulum (voie secondaire) romain qui, via Hiettine et Ossogne, conduisait à Huy. Ce lien entre la rue Saint-Donat et la jonction des rues de la Fagne (ou *rualle* Fagne) et Renaissance ne porte pas de nom aujourd'hui.



À gauche, le chemin dit «du champ»,
sans nom aujourd'hui

Au bout, tourner à gauche en direction de la Fagne.

Nous sommes rue de la Fagne (4). La route est longue jusqu'au bois de Miécret où se trouve le polissoir, vous avez donc tout le temps d'admirer le paysage et en particulier le site Saint-Donat. La partie de terre qui nous en sépare s'appelle «A l'Ôrnia», mot wallon namurois signifiant «A l'aulne», un arbre des lieux humides, résistant à l'action de l'eau et utilisé en saboterie et à la confection d'outils[7].

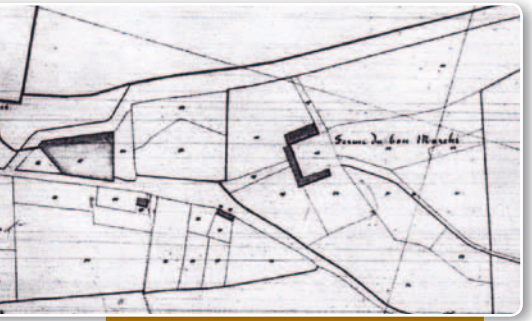
Du 9 au 17 octobre 1910, l'Ôrnia fut le terrain d'aviation d'un meeting aérien pour lequel tous les habitants de Miécret bénéficièrent d'une entrée gratuite. Par mesure de sécurité, le Neuf Chemin, le chemin du champ et la *rualle* Fagne contigus furent «interdits durant les heures d'aviation» par l'arrêté municipal du 29 septembre. On ignore si le temps se prêta au vol de ces drôles de machines…



Vue du site Saint-Donat

Sur notre droite, le «Clavia» prend son essor jusqu'au chemin en déclivité vers la Fagne. «Clavia» est un mot wallon qui veut dire «pierre» ou «silex». L'endroit est fort pierreux, à peine couvert d'argile et donc impropre à la culture, mais propice à des prés et des pâtures.

Un panneau de signalisation routière jaune nous informe que nous sommes arrivés à La Fagne, hameau de Miécret. De «Fanja», mot d'origine germanique signifiant «marais», il désigne également des terres boisées ou couvertes de bruyères qui se prêtent mal à l'écoulement des eaux, et sont donc «fangeuses» ou «spongieuses».



La Fagne, Carte Dupont, 1806[19]

Au Moyen-Age, beaucoup de marais ont été asséchés. A la Fagne, ils ont fait place à deux abreuvoirs communaux et à une fontaine. On vient du village avec ses seaux pour y puiser l'eau (ou abreuver son bétail).

D'entrée, nous sommes dans un fond. Ce nom est d'origine latine «fundus». Il désigne soit la partie la plus reculée d'un bois, d'une fagne, d'un champ ou d'une prairie, soit la campagne qui s'étend au pied d'un versant ou entre les deux versants. Dans le cas présent, les deux versants sont «A l'Ôrnia» et «Clavia» suscitant eux-mêmes chacun un fond. A gauche, le «Fond del base» ou encore «Fond al base». La base ou basse est d'origine latine : «bassus». C'est «une flaque d'eau peu profonde alimentée par la pluie ou tout autre moyen artificiel»[8].

Du côté droit, le pré qui suit le panneau porte le nom de «Fond du chauffour» («sur le fon du chaffor», en 1520) en réminiscence d'un four à chaux qui aurait calciné quantité de pierres calcaires. La chaux vive et la chaux éteinte (chaux vive baptisée) produites par ce «tchafor» servaient à badigeonner les murs et à chauler les arbres ; la chaux passant pour éloigner les parasites.

Le Bon Marché

Nous avons dépassé le premier chemin (privé !) donnant accès à un ensemble de terres appelées «Le bon marché» («å bon martchi»). Il semble établi qu'en ces lieux se tenait un marché depuis longue date. On se rappellera que la toponymie de Miécret a affaire avec le dieu romain du commerce et qu'en latin, «marché» se dit «mercatum». Plus près de nous, en 1323, cette tradition se perpétuait dans la phrase : «trois journals de terre (mesure basée sur le travail effectué en une journée par un bœuf aux labours) au Market (marché) desore Offu (Offou)». En 1650, apparaît «au bon marché». Ce serait, en effet, vers le milieu du 17è siècle que la communauté de Miécret aurait vendu une partie de ses biens aux comtes de Berlaymont en assortissant l'accord d'une clause selon laquelle les Miécrétois pouvaient cultiver sur des terres entourant la ferme. Ce traité était encore d'actualité il y a quelques années avant la mise en vente du Bon Marché par les de Beaufort.

Une carte de 1715 atteste l'existence de la «cense du Bon Marché». Peut-être a-t-elle été construite avec les «sassures» d'une ancienne ferme fortifiée détruite dans l'incendie de 1653? (d'après Léon Simon[14], l'ancien mot wallon «sassures» aurait désigné les restes d'une maison incendiée).

En 1749, un mariage et une naissance laissent supposer que le gestionnaire était Nicolas Lizée.

La ferme était constituée d'étables et d'un corps de logis en forme de L avec plusieurs petites fenêtres à meneaux dont certaines ont été rendues aveugles pour éluder la taxe.

Construite en 1783, sur le plan de Jean Sébastien Jacob, la grande grange de style condruzien comprenait deux fenils et une écurie pour vingt-quatre chevaux utilisés pour le service de diligence qui transitait par ce lieu.

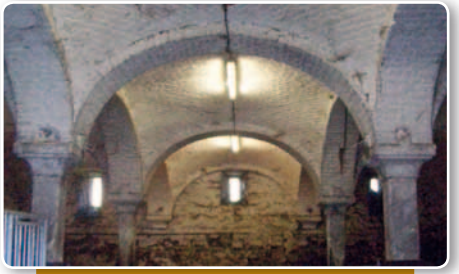
En 1863, les successeurs du comte Jules de Berlaymont ajoutèrent, devant la ferme, une petite forge qui contient, encore aujourd'hui, tout son travail, et une porcherie surmontée d'un poulailler, en fond de cour.

En 1905, le Bon Marché est acheté par les de Liedekerke - van de Woestijne, avant de passer aux de Liedekerke - de Beaufort. La ferme est alors louée à Marcel Ronveaux-Demeure (un homme qui produisait sa propre électricité dans la partie du corps de logis proche du porche d'entrée, bien avant l'électrification du village !) et puis à son fils Jean.

Vers 1950, Angèle Demeure, la maman de Jean, fit ériger, en fond de cour, une chapelle «en reconnaissance à saint Antoine de Padoue». En 1970, la ferme fut vendue à la famille Dave.



La ferme du Bon Marché



Belles arcades de l'écurie



Le corps de logis

Arrivée aux premières habitations de La Fagne.

Longeant l'enclos du jardin de la maison n°3, un sentier reliant La Fagne à Jeneffe croisait vers son milieu le Neuf Chemin. Ne cherchez plus après ce sentier (n°29 dans l'Atlas de 1841), il n'a pas survécu.

Entre les maisons n°1 et n°3, voici la première borne-fontaine de Miécret.



Les bornes-fontaines à Miécret

Ces pompes à eau, placées sur des puits, ont permis aux habitants du village de se fournir gratuitement en eau potable jusqu'en 1970, avant la pose des compteurs dans les habitations.

Sur les 23 pompes installées à l'époque, il en subsiste 15. Nous ne connaissons pas d'autre village où un si grand nombre de bornes-fontaines est toujours en place.

Comment les Miécrétois ont-ils résolu ce problème crucial d'un «manque total d'eau» constaté en 1828, aggravé par une épidémie de choléra en 1855, au point de lui donner, en août 1875, la primauté sur l'enseignement à accorder aux filles ?

Quatre puits ont d'abord été creusés entre 1862 et 1867, mais on refusait les pompes «qui tombaient en panne».

Après s'être rendu compte qu'il y avait des sources abondantes à la Fagne, en 1869, la commune a construit un bassin en 1877. En 1879, Théophile Maillen cuisait 250.000 briques pour des travaux de canalisation.

Cette même année, trois grandes pompes étaient installées : l'une à la Fagne, l'autre près de l'église et la troisième à l'entrée du Point du Jour. Le 3 juin 1880 est publié un premier règlement de distribution d'eau.

Durant les 20 années qui ont suivi, on va bricoler : drainer La Fagne et le Point du Jour, y créer des réservoirs. Les plus privilégiés vont vouloir leur puits, leur pompe qu'ils louent, par exemple, chez le mécanicien hutois François Charles.

Le 7 avril 1900, Prosper Legrand exige qu'un authentique plan de distribution d'eau soit mis à l'étude, refusant de signer les plans et devis d'installation d'une pompe chez le bourgmestre, qui l'exclura des séances communales pendant plus d'une année !

Le 7 décembre 1901, la demande est enfin faite aux commissaires voyers de Ciney et de Namur, de se pencher sur le problème. Pour eux, la solution sera de prélever l'eau nécessaire aux sources à Haveligeoule, écart (hameau) d'Havelange, sur un bien appartenant au comte de Liedekerke.

Le 16 juillet 1903, deux lots pour la distribution d'eau sont adjugés à Julien Mossiat de Ciney et à Georges Baty de Miécret, par substitution au liégeois Cornélis Loyens.

Partout dans Miécret, des pompes en fonte, du constructeur bruxellois Pierre Greffin, seront installées à raison d'une, voire deux, voire trois par rue. Ces bornes-fontaines sont constituées d'un chapeau, d'une buse avec bec verseur, d'une clé et d'une grille pour l'écoulement du trop-plein d'eau.

En 1999, elles ont été reliftées ainsi que leur environnement (muret, pavement), le temps avait déjà commis ses outrages.

La particularité du hameau de La Fagne est que toutes les habitations sont construites d'un même côté de la route (l'autre côté étant réservé au Bon Marché). La seule construction à échapper à cette règle est la grange que Fontenoy fit bâtir en 1897, à condition que ce fût «une grange et rien d'autre».

Sur les onze maisons existant dans l'atlas de 1841, trois seulement n'ont pas trop subi de transformations : les maisons n°3 et n°11.

L'habitation au n°1, par exemple, a été reconstruite totalement en 1851 et agrandie en 1871.

La maison habitée par Nemery, qui exerçait la profession de châtreur, a été démolie totalement en 1900. Elle avait été vendue en 1885 à Henri Chaway, un scieur de long.

La dernière maison de La Fagne, celle de Jean Noël Collin, domestique à la ferme du Bon Marché, a été démolie et reconstruite totalement en 1846 et en 1913. Cette dernière transformation s'effectua quand Henri Hotia, cordonnier, en était le propriétaire (de 1883 à 1915). Plus tard, Jean Demlenne y installa des machines pour «repasser la laine» dans les matelas, tandis que Célestin Demlenne confectionnait des sabots de bois.

Ajoutons encore que la maison de François Fontenoy (au n°9) fut vendue en 1889 à un bourrelier du nom d'Adolphe Tilman. Dans le fenil de cette demeure, il existe toujours un four dans lequel Armand Jottard, ancien mouleur-fondeur à la grande fonderie de Ciney, faisait fondre des objets en bronze ou en fonte.



Petit four à coke pour le travail du fondeur chez Jottard

Nous passons devant deux autres bornes-fontaines placées de l'autre côté de la chaussée quand nous sommes à la hauteur des maisons Fontenoy et Jean Noël Collin. Elles sont en bordure du dernier bout de Fagne où se trouvaient le deuxième abreuvoir communal et la fontaine qui alimentait le grand abreuvoir voisin.

Pris en sandwich entre ce coin de Fagne et la route vers Hamois-Hubinne, il y avait jadis un bois, le bois Bierlot (bwès bierlô ; 1613 : bois Bierloz ; 1841 : bois Bierlaud ; 1898 : bois Bierleau).

Plus haut encore sur ce même versant, le lieu-dit Bruyère (du gaulois «brucus» avec le suffixe «aria» ; «brucaria» donne régulièrement «brouyire», «brouwire» et enfin «bruyère»). L'un et l'autre ont été rendus à la culture.

Sur notre gauche, un chemin sans nom, perpendiculaire à la rue de la Fagne, dessert l'actuelle ferme dite «Goumet». D'après les cartes disponibles, il marque le début d'une vaste sommière pentue taillée entre 1720 et 1771 dans le Bois de Miécret. Cette clairière, véritable tremplin vers les hauteurs de Miécret, (dénivellation de 35 m par rapport au pied de la tour de l'église !) s'appelle Arbois, comme le plus haut massif du Mont-Blanc ! Les chercheurs préfèrent y voir une lointaine origine latine : «arsum buscum», «bois défriché par le feu», d'où le synonyme «arsin». Ils s'appuient sur l'expression wallonne «so lès arbwès» qui est un pluriel. Or les géomètres à qui l'on doit les plans de 1806, 1827 et 1841, ont tous écrit «Arbois» sans l'article défini. «L'Arbois» est récent, il est imposé par l'IGN.

Du pied de la perpendiculaire, s'écartait de notre droit chemin, le sentier «Honte Dameselle Marie», du nom de la partie du bois de Jeneffe vers laquelle il tendait. En 1806, il est renseigné comme sentier d'exploitation menant au «Bois Haute Damzelle Marie».

En réalité, initialement en 1562, il n'était question que d'une hutte («alle houtte»). En 1721, cette «petite loge» dans les bois de Jeneffe était le bien de «damselle Marie», la propriétaire du Bon Marché. Vers 1790, les Miécrétois optèrent pour «la haute damselle Marie» parce «c'èsteùve one grande sètche feume» (c'était une grande sèche femme)[8]. En 1841, suite à une erreur de transcription du géomètre, apparut «honte damzelle Marie» (chemin n°36) répétée par le secrétaire communal en 1897. Ce chemin fut sauvé de l'aliénation totale grâce à la construction d'une habitation dont il est la voie d'accès.

Une vingtaine de mètres plus loin, le Chemin d'Offou (chemin n°28) se détachait de la rualle Fagne, vers la droite. Il avait la vocation de relier La Fagne à Offou. Peu fréquenté, il fut vendu à ses riverains.

Quitter la Fagne en continuant tout droit.

Au sommet du raidillon, nous découvrons mieux l'étendue du Bois de Miécret.

Arrivée à un croisement.

La route qui débouche sur notre droite est le chemin qui reliait Havelange à Hamois (chemin n°12).

Il n'est rien d'autre que le prolongement extraordinaire du chemin dit «de l'Homme sauvage» (Såvadje ome) qui prend naissance à Les Avins. C'est le chemin le plus long de Miécret puisqu'il traverse la commune de part en part. Il aurait été construit pendant la guerre de 1740 pour servir de chemin de grande communication, mais aussi pour contourner le Comté de Namur. Il a perdu de son importance vers 1783, à la construction de la route Dinant-Liège.

Il aurait mérité ce nom en raison de l'existence de nombreuses stations néolithiques dans la région (Les Avins, Tige de l'Homme sauvage-Havelange, Rémont-Porcheresse, Thier Ambou-Maffe, etc) et, il se pourrait également qu'un dénommé Savage, habitant Bouillon, hameau d'Havelange, fut à l'origine de cette appellation.

À la croisée de ces deux chemins un tiers du circuit vient d'être parcouru, le tiers suivant se passera dans le bois, quant au troisième tiers, il commence à cet endroit même à la page 23 de votre guide.

Si vous n'avez pas peur du loup, des sentes glissantes ou des nids-de-gélinottes («chacun se rappellera que la poule des bois se nomme gélinotte» - Grimbert Le Taisson[9]) alors, suivez-nous !

Continuer une centaine de mètres sur la route d'Hamois.

Deux sentiers se présentent à nous :



Celui de gauche est l'ancien vicinal n°15 qui partait de Scoville pour aboutir à Havelange, en traversant le bois d'Offou. Il était connu sous le nom de «Chemins des Botteresses»[19] (9). Nous en reparlerons quand nous sortirons du bois de Miécret.

Celui de droite, de création plus récente, n'a pas de nom. Il longe un champ clos pour aboutir à la pessière (forêt d'épicéas) du bois communal de Miécret. Il mène au polissoir.

Emprunter ce chemin de droite jusqu'au bois.

Le bois communal de Miécret, véritable poumon économique du village.

En 1853, sa superficie était estimée à 87 hectares 11 ares 30 centiares de taillis (bouleaux, charmilles) et de hautes futaies (chênes, hêtres).

Toute opération effectuée en cette zone sylvicole devait recevoir l'autorisation d'une instance supérieure (ministre, gouverneur de province, commissaire d'arrondissement ou inspecteur des Eaux et Forêts).

Les deux coupes ordinaires par an et les coupes extraordinaires apportaient à la caisse communale des revenus appréciables qui lui permettaient de couvrir les frais de construction des églises, presbytères, écoles, voiries, canalisations d'eau, etc…

À ces occasions, les habitants du village pouvaient collecter les branchages qui devaient être liés en fagots et transportés à dos d'homme ou en brouette (les charrettes sont interdites par l'arrêté communal du 3/11/1889 car elles causaient trop de dommages aux chemins vicinaux).

En automne, les Miécrétois recevaient également l'autorisation communale de ramasser les feuilles qui servaient à nourrir les animaux, à confectionner une couchette ou encore à se chauffer. Du 1er octobre au 12 novembre, c'était le temps de la glandée. Moyennant une rétribution de 30 centimes, 14 cents et 17,5 centièmes par cochon, le pâtre communal conduisait les porcs que lui confiaient les chefs de ménage de Miécret pour manger les glands tombés des chênes (Règlement de la glandée du 26 juin 1823).

Il y avait deux sablonnières dans le bois. On y extrayait le sable gratuitement[21].

Il existait également 3 carrières de pierres.

À certains endroits, on peut encore découvrir des fosses rectangulaires plus ou moins comblées qui servaient jadis aux scieurs de long. À Miécret, Eugène Delay (36 ans en 1893) exerçait ce métier.



Scieurs de long - à droite : Isidore Henin
Coll. Jenny Henin

Les intempéries sévissaient aussi en ces temps-là : le 14 mars 1876, il est fait état d'un ouragan qui aurait détruit 25 arbres.

Enfin, le point culminant de Miécret est situé dans ce bois, non loin du polissoir, à 315 mètres d'altitude.

Arrivés au bois, tourner à gauche et suivre ce chemin sur 600 mètres.

Attention ! Nous entrons dans la forêt. Soyez attentifs aux panneaux indiquant «Nifteûs», qui vous guideront le long du chemin.

La nature «offre ses somptueux spectacles à ceux qui ont l'humilité de s'y sentir tout juste tolérés» (Grimbert Le Taisson)[9]. Respectez-la.

Le chemin sur lequel nous marchons est encore la rualle Fagne, d'après l'atlas de 1841.

Cependant, le géomètre de première classe Dupont l'appelait en 1806 le chemin dit Trou des Renards[19] (5).

Pendant 400 mètres, le Trou des Renards donne l'impression de longer le bois tant la partie droite du bois est mieux fournie en grands arbres que celle de gauche. Nous entrons enfin dans le bois. Ne manquez surtout pas la pancarte «Nifteûs» plantée en terre sur la droite du chemin. Il signifie que le chemin tourne et qu'il est sage de le suivre si nous voulons voir le polissoir.



Début du Chemin du Trou des Renards, menant au polissoir

Tourner à droite (panneau Nifteûs).

Le chemin serpente doucement et, après une centaine de mètres, il côtoie bientôt un groupe de sapins, une présence exceptionnelle dans ce coin du bois. Des grosses pierres apparaissent sur la droite, hors du chemin. La plus volumineuse est le polissoir néolithique de Miécret (6).

Six polissoirs seulement sont recensés en Belgique et aux Pays-Bas : Zonhoven, Velaine-sur-Sambre, Hollange, Saint-Mard, Stenaken et Miécret. Ce dernier a été signalé en 1925 par Monsieur Brichet, inspecteur principal des Eaux et Forêts. La découverte a été confirmée par de fins connaisseurs, messieurs Debaille et Loé.

Monsieur Debaille écrit : «Il s'agit d'un grès landenien mesurant, dans ses fortes dimensions, 1m80 de longueur, 1m20 de largeur, environ 0m20 d'épaisseur sur les bords et 0m60 au centre, ce qui indique une déclivité du centre vers le pourtour. Ce bloc a servi incontestablement de polissoir et six cuvettes résultant du polissage des haches sont nettement visibles; l'une d'elles est sectionnée par l'enlèvement d'un éclat très ancien. Une cupule naturelle a vraisemblablement servi de petit réservoir pour l'eau nécessaire à l'opération précitée. Dans le pays, on appelle ce grès le Pas-Bayard parce que, d'après la légende, le cheval Bayard y a laissé la trace de son pied (cupule).



Le polissoir de Miécret

C'est donc bien en ce lieu «aux trois pierres» que l'homme se distingua définitivement des animaux cueilleurs ou chasseurs en façonnant les outils dont il avait besoin pour cultiver et produire, annonçant l'extraordinaire développement technologique que nous connaissons aujourd'hui.

Quittons ce vénérable endroit où se tint la première industrie miécrétoise, pour retrouver les temps modernes concrétisés par la «Cité ouvrière» du village. Pour ce faire, il nous faut sortir du bois, tout en musardant.

Revenir sur ses pas et retrouver le chemin Trou des Renards.

Regardez bien de l'autre côté du chemin, il y a une fosse de scieur de long. Généralement, le plus petit des deux scieurs entrait dans la fosse, seules la tête et une partie du torse émergeaient du trou.

Ensuite, emprunter une partie du chemin de l'aller : retrouver le panneau «Nifteus», tourner à gauche. Attention ! Après 300 mètres, quitter ce chemin de l'aller et prendre à droite la direction indiquée par le panneau «Nifteûs retour»…

Nous nous retrouvons sur le sentier de Jeneffe ⑦, renseigné par Dupont. Il n'est pas mentionné dans l'atlas de 1841. Même, si en fin de parcours, des arbres abattus forment des barrages, il suffit de contourner ces obstacles et de se diriger droit devant vers la route Miécret-Hamois toute proche. Cette route asphaltée est toujours le Chemin de l'Homme sauvage, qui se rend à Mohiville.

Arrivés à la route, prendre à gauche vers Miécret. Peu avant la sortie du bois, après un chemin doté d'une barrière, emprunter un chemin de débardage à droite ⑧ (panneau Nifteûs). Le suivre sur 200 mètres jusqu'à ce qu'il rencontre un autre chemin bien marqué dans lequel il se fond. Tourner à gauche pour rejoindre le Chemin des Botteresses (chemin n°15 en 1841) ⑨.

Celui-ci prend naissance à Scoville (Hamois) et aboutit à Huy via Havelange.

Les botteresses étaient des femmes rémunérées pour acheminer vers de grosses localités ou vers des marchés leurs bottes lourdement chargées de produits de la terre ou de l'élevage. Elles avaient fini par créer leurs propres chemins, qui étaient de véritables raccourcis. Par centaines, elles œuvrèrent pour de grands travaux d'intérêt public comme les voies de chemin de fer, la butte du Lion de Waterloo et le canal Albert[11].

Prendre à gauche et retrouver la route Miécret-Hamois.

Chemin faisant, vous pouvez découvrir sous un autre angle Arbois, La Fagne et Bruyère.

A la route d'Hamois, tourner à droite et gagner la jonction Homme sauvage (à gauche ⑩) et Rualle Fagne (à droite).

Là, commence la troisième partie du circuit.

Emprunter le chemin de l'Homme sauvage ⑩ jusqu'au chemin de terre qui descend sur la droite ⑪. Rejoindre la rue de la Fagne. Rue de la Fagne, tourner à gauche jusqu'au chemin de Belle-Vue ⑫ situé entre la borne-fontaine Fontenoy et la grange Fontenoy/Jottard.



Chemin de terre à emprunter à droite ⑪



Au loin, à gauche, le chemin de Belle- Vue - A droite, la rue de la Fagne

Le chemin de Belle-Vue est ainsi bien nommé puisqu'il permet d'observer en vue plongeante la ferme du Bon Marché, les anciennes habitations de la Fagne et, dans le lointain, les églises de Jeneffe et de Maffe .

Mais au pied de son ascension, jetons un coup d'œil sur la grange et sa porte cochère en voussoirs passants, suivie d'une pompe à eau avec son abreuvoir en pierre taillée. À cet endroit, on se rappellera l'existence du grand abreuvoir communal dont les eaux bordaient la route.

Les troupeaux convergeaient vers ce point d'eau. C'est la raison pour laquelle ce chemin portait autrefois le nom de «chemin de Hierda» (ou Hierdu), ce qui signifiait «troupeau» (chemin n°17 en 1841). En 1916, Eugène Noël fut autorisé à mettre des poissons dans l'étang pour un terme de 6 années consécutives «à la condition de peupler». En période de guerre et de famine, c'était une idée lumineuse. Le bassin aurait été comblé en 1950. Méfiez-vous du «Spè-tîn», un petit gnome, qui, assure-t-on, hanterait cette voie. Ne vous arrêtez surtout pas, faites comme si vous ne l'aviez pas vu !

Avançons et constatons que toutes les nouvelles maisons sont construites d'un même côté, au lieu-dit Bailleu ou «Bêleu» en wallon, afin de privilégier, cette fois, le panorama qui s'offre à vous.

Bailleu serait d'origine latine «bellus lucus», le beau lieu. Charles Gaspard écrit : «Il paraît bien que bêleu se soit trouvé dans des endroits écartés et peut-être qu'il s'est d'abord appliqué à des bois ; ''bêleu'' serait aussi une forme ancienne de ''béyôleu'', ''béyôle'', de bouleau»[4].

Pour conforter cette interprétation, il existe un document daté de 1624 faisant état d'une convention passée entre la communauté de Miécret et le seigneur de Saint-Fontaine quant aux bois de Beaulieu[8].

Mais d'autre part, le professeur Carnoy fait remonter le mot au latin «baculavus (mansus)» qui serait une ferme avec un enclos fortifié. En cela, il se rapprocherait d'un écrit de 1569 révélant l'existence d'une ferme au Bailleu («une cense de Bailleu en lieu-dit de flaconfontaine»)[4].

Dans l'atlas de 1841, au premier tiers de chemin entre le chemin d'Offou et celui de Hiettine, se trouve une parcelle en forme de losange (dont le grand axe touche en son sommet le chemin de l'Homme sauvage) du nom de «Plagnon fontine». Ce n'était déjà plus qu'une terre du journalier Lambert Tirtiat, la ferme ayant été définitivement rayée de la carte, sans doute dans l'incendie de 1653. Des sentiers encore visibles sur la carte IGN de 1981 s'en approchaient (13).

Aujourd'hui, le baileu est un vaste plateau transformé en cultures et en prairies. Il occupe tout le Nord du hameau de la Fagne depuis Bruyère et Bois Bierlot jusqu'à la ruelle de Huy, contenu principalement par le Clavia, au sud.

Parvenus à la hauteur du Bon Marché, imaginons le chemin d'aisance qui communiquait avec l'arrière-cour de la ferme. Une longue pâture lui succédait jusqu'au sommet de la côte, c'est le «Pachis aux génisses».

En haut du chemin de Belle-Vue : un carrefour.

Arrêtons-nous un moment. Nous faisons connaissance avec le chemin n°14, appelé chemin du bois de Bormenville, qui se dissout dans le chemin de l'Homme sauvage, rencontré en nous rendant au bois de Miécret. D'ici, on distingue l'embranchement qui part vers la ferme d'Offou, hameau de Havelange, et la centrale électrique de Miécret dont on aperçoit deux pylônes à l'orée du bois, le long du chemin de l'Homme sauvage. La cense du Bailleu se trouvait un peu plus à droite de la centrale.

Sur notre droite : la rue du Point du Jour, qui conduit au quartier originel du Point du jour (car cette rue fait encore partie du Bailleu !).

Le Point du Jour est le quartier de Miécret visité en premier par l'astre solaire.

Tourner à droite sur la rue du Point du Jour (en wallon, «pwint dè djoû») (14).

Vous vous attendiez sans doute à découvrir une cité ouvrière avec ses petites maisons identiques serrées les unes contre le autres comme on en trouve dans le Borinage, au Pays Noir ou dans le bassin sidérurgique liégeois ? Et bien, non ! La «cité ouvrière» de Miécret est née en 1898, après l'adoption par les chambres législatives belges, d'une loi favorisant l'accès à la propriété pour les classes laborieuses.

Le secrétaire communal de l'époque Nestor Warny écrit : «Il faut savoir que la propriété n'est pour ainsi dire nulle part si mal répartie qu'à Miécret. Les ¾ de la propriété appartiennent à Mr le Comte de Berlaymont et à Mr Raikem de Liège, c'est-à-dire des personnes qui n'ont pas besoin de vendre. Le reste est possédé par la commune et quatre petits propriétaires et autres personnes qui ont leur maison et jardin»[21].

La commune comprit qu'elle devra vendre ses propres biens à prix sacrifiés (40 francs l'are) pour satisfaire aux exigences de la loi.

A l'écart du centre du village et peu occupé (6 habitations), le quartier du Point du Jour se révéla propice à un nouveau peuplement. Faite en briques, la « Cité ouvrière » de Miécret contraste avec le vieux cœur du village où les habitations étaient toutes construites en pierres calcaires.

Le premier bâtiment sur le côté droit de la route était la boulangerie d'Alphonse Antoine, qui cuisait ses pains dans l'atelier attenant à la maison.



La boulangerie d'Alphonse Antoine

Des natifs de cette rue et de ce quartier ont fait les beaux jours du 7è art à Havelange, au Ciné-Star, créé en 1937 par Pol Wera.

Joseph Lamborelle, fils d'Ephrem, allait chercher les films à Bruxelles.

Au n°16, vécut Albert Henin (1917-2010). C'était un petit prodige qui avait, dans les années cinquante, créé son propre téléviseur. Il était le projectionniste au Ciné-Star. Au début de la Seconde Guerre mondiale, il avait posé un acte de résistance en retirant une pièce essentielle au tournage, appelée la croix de Malte, afin que les Allemands ne puissent se servir des machines. Un tract, conservé par le collectionneur Michel Eloy, avisa les cinéphiles de la réouverture du cinéma le dimanche 17 décembre 1944. Il ferma les portes en 1964.



Carton publicitaire de 1963 (recto/verso) coll. A-M Despas

Sur notre droite apparaît la première des deux bornes-fontaines du Point du Jour, elle a été posée sur le «puits Hody». Jusqu'au début des années 1960, un crucifix supportant une «potale» de la Sainte-Famille lui tenait compagnie. La procession qui partait de l'église se dirigeait vers la Fagne (chapelle Saint-Antoine de Padoue au Bon Marché), remontait ensuite par ici, où il y avait un reposoir. Le bois pourri de la croix n'a pas été remplacé, mais la statuette a été encastrée dans le mur de la ferme à côté. Jadis, quand on passait devant elle, on s'arrêtait et on se signait.



Statuette Sainte-Famille encastrée dans le mur

La dite ferme a été construite en 1854 par Henri Hody-Parmentier, sur un terrain lui appartenant, l'enclos Haudiet. En 1897, lors d'un partage, elle revint à Elise Hody qui vivait avec son frère Léon, un «r'pougneû», un homme qui guérit ses patients par manipulation. En 1963, la grange qui servait de garage au camion fut murée, lors de l'aménagement en maison d'habitation par les nouveaux propriétaires.

Le chemin qui descend dans le fond mène à une bâtisse construite en 1906 par Victor Hody-Cosse. Bien plus tard, elle fut réunie à celle que la famille Bonhiver avait fait bâtir en 1852. Parmi les activités des occupants, notons: Camille Fastrès vendait du pétrole lampant transporté dans une charrette tractée par un cheval, Joseph Matagne y abattait les animaux accidentés, Jules et Léon Sovet y fabriquaient des limonades (nous verrons l'histoire des limonaderies de Miécret lors du second circuit).

Quelques mètres plus loin, dans la maison blanche sur la gauche de la route, vécut un artiste-peintre de talent : Arthur Maillen. Celui-ci fournissait des compte-gouttes aux hôpitaux, comme celui de Bavière à Liège. A cette époque, il partageait le marché national avec un seul concurrent flamand.

Au n°5, vous apercevez la maison d'Ephrem Lamborelle, le père de Joseph. N'est-elle pas fort semblable à d'autres ? Elles ont été construites par le maçon Victor Defays, qui signe son œuvre au-dessus de la porte d'entrée.

Nous arrivons à la ruelle de Huy, l'ancien diverticule romain (chemin n°7), connu autrefois comme le chemin de Chantraine. Avez-vous remarqué la deuxième borne-fontaine du Point du Jour ?

En face de nous se dresse la résidence pour seniors «Les Adrets».

Le quartier originel du Point du Jour part de là et s'étire vers le haut sur la droite de la ruelle de Huy jusqu'au lieu-dit Terre des Fotches (voir 2è circuit).

Au carrefour, tourner à droite (ruelle de Huy) ⑮.

Notre route descend vers le centre du village, cependant, les quatre lieux-dits qui la jalonnent indiquent plutôt une ascension : Clavia, Sur le Clavia, au Calvaire et Cortil d'en haut.

Les deux maisons anciennes, d'avant 1806, sont situées à gauche, au lieu-dit Sur le Clavia et à la limite du Cortil d'en Haut.

Le cortil est un jardin, et au n°2 était la maison du journalier Lambert Hody en 1841. En 1922, elle fut acquise par le charron Alexandre Ligot-Pirlot. Après agrandissement, l'Auditeur Général du Royaume de Belgique, Michel Dumont, s'y installa en 1970. Il aimait l'art, la musique et même l'écriture puisqu'on lui doit le livre «La Naissance de Jean-Baptiste» dont l'histoire se déroule en partie dans le Condroz. Il était le président du Syndicat d'Initiative d'Havelange. Votre attention peut se porter sur la haie assez ancienne, qui est classée, avec son charme pied cornier. En face, rarissime également, l'aubépine rouge qui veille sur la borne-fontaine.

Le lieu-dit au Calvaire rappelle qu'il y eut jadis, au coin de la rue, une représentation commémorant le sacrifice de Jésus en croix sur le Golgotha (mot hébreux signifiant «le crâne», en latin «calvariae (locus)» et en wallon ?... «calvêre»).

Au carrefour, continuer tout droit sur la rue Jean-Baptiste Franquinet ⑯.

Deux bâtiments anciens occupent ce carrefour.

Celui de gauche est la salle Renaissance, ancienne école, église provisoire et salle des fêtes du village.

Celui de droite est beaucoup plus ancien (antérieur à 1806).

Au début du 19è siècle, le cultivateur Philippe Léonard et son fils Pierre Joseph l'habitaient. En 1871, la famille Godelet qui compte parmi elle un tisserand, Jean Bernard, l'acheta. Un des locataires, Léon Pirsoul y répara les vélos.



L'ancienne ferme Léonard, dans l'Enclos du Maréchal

Le terrain sur notre gauche porte le nom de Stongue (ès -tongue). L'origine de ce nom est mal établie. On pense qu'il se rattacherait à «tonk», «tongue», «tongre» (la langue), parce que le terrain en avait la forme. La seule et unique maison en bordure du Stongue était l'habitation de Léon Daper. Celui-ci exerçait le métier de cordonnier.

Dans l'angle de la rue Franquinet/rue de l'Eglise, il y avait un sentier intérieur nommé sentier du Point du Jour (chemin n°22). Il conduisait rue Renaissance. Ce sentier a été supprimé par l'Arrêté Royal en 1855.

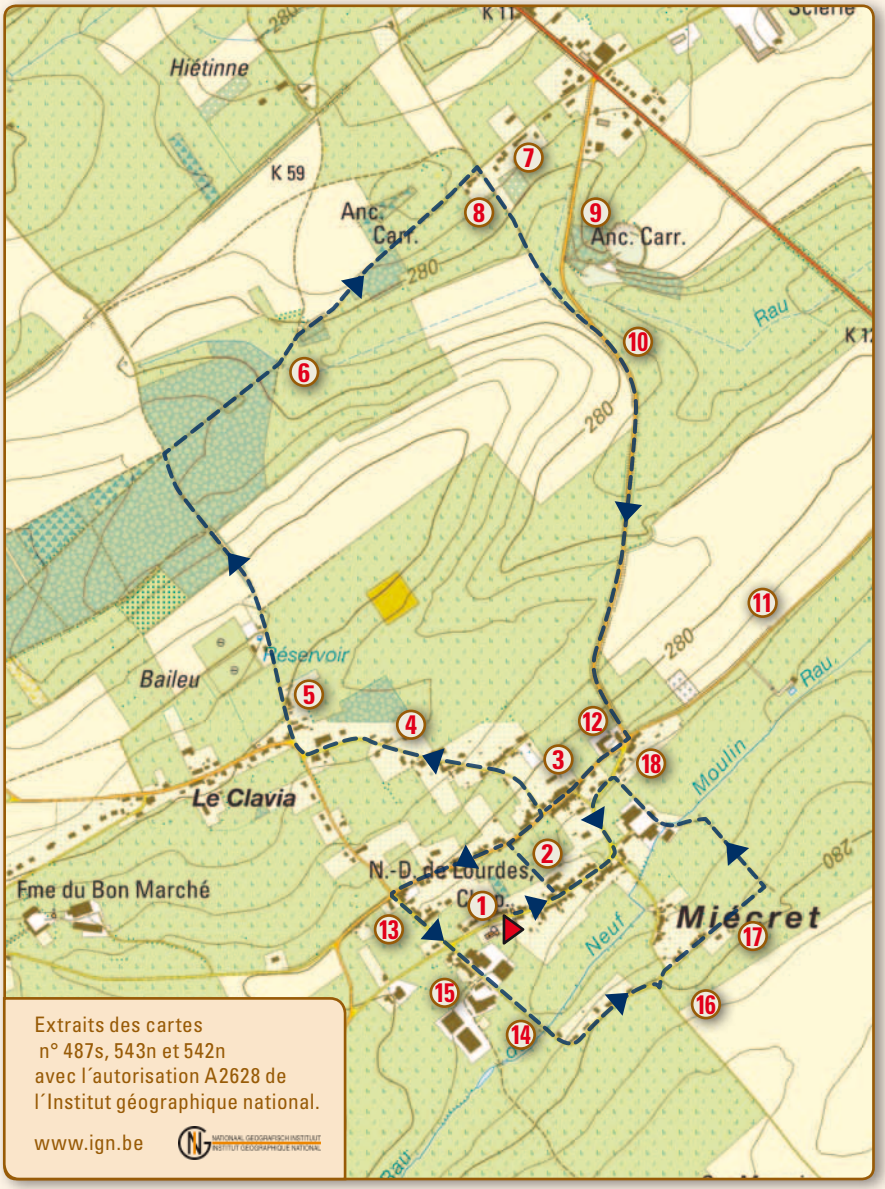
Au carrefour, tourner à gauche pour rejoindre la case «départ» de notre première balade, qui est également celle du second circuit.



Circuit 2

Des pierres et des hommes

- Environ 6,5 km
- Point de départ : église de Miécret ▶
- Possibilité de stationner devant l'église.



Extraits des cartes
n° 487s, 543n et 542n
avec l´autorisation A2628 de
l´Institut géographique national.

www.ign.be

Circuit 2

Jadis, le centre de Miécret était constitué principalement par les deux artères commerçantes : la rue de l'Eglise et la rue Renaissance. Les maisons qui le paraient étaient bâties en pierres calcaires extraites des carrières existant sur le territoire communal.

Le second circuit proposé par les Nifteûs vous montrera les lieux d'extraction de ces pierres et vous révèlera les activités déployées par les occupants de ces maisons anciennes.

Un saisissant contraste avec le vide actuel où il n'y a même plus un café, une boulangerie ou une épicerie ouverts.

Quelques chiffres :

- En 1801, la population de Miécret était de 223 habitants.
- En 1896, 736 habitants pour 181 maisons.
- En 1983, 454 habitants.
- En 2012, 659 habitants pour 229 maisons.

Pour ce qui concerne les édifices entourant le lieu de départ, reportez-vous aux préliminaires du premier circuit. Mettons-nous en route et bonne promenade !

Rue de l'église ①, se diriger vers la petite chapelle.

A gauche, l'épicerie «Chez Henriette», actuellement le n°38, était tenue par Henriette Cheniaux, épouse de Léon Fonder, un maçon.



Epicerie «Chez Henriette»
Coll. Eric Merland

Le groupe de maisons suivant a été construit à partir de l'ancienne propriété d'Antoine Warny, en 1888, pour l'entrepreneur Théophile Maillen-Englebert. La particularité de ces deux maisons réside dans le fait qu'elles ont été réalisées sans joints.

La partie de gauche (sous l'inscription 2010) était occupée par une épicerie, la Coopérative Socialiste de Philippeville, la COOP, gérée par Simone Gauthier, l'épouse de Léon Lizin, qui fut secrétaire communal. Durant la Seconde Guerre mondiale, celui-ci travailla avec deux registres de population différents pour tromper l'ennemi et éviter la déportation en Allemagne à des dizaines de jeunes gens. Ils habitaient dans la partie de droite où il y eut aussi une agence du Crédit communal. A la mort de Catherine Englebert, veuve de Théophile Maillen, Léon Lizin hérita de la chapelle Notre-Dame de Lourdes, bâtie en 1889 sur un terrain mitoyen.



La chapelle N.D. de Lourdes

Au n°32, Florent Prignon-Charlot présida les destinées de la commune pendant 34 ans.

Au décès de sa veuve, la demeure fut occupée par le menuisier Edouard Pirlot-Gillot. Dans l'atelier qu'il aménagea sur la gauche de la maison, il fabriqua des roues de charrettes qui étaient cerclées en face, chez le maréchal-ferrant Lizin. A la paroisse Saint-Léger, il était le chantre, l'organiste et le marguillier, d'où son surnom «li môrli» (Marguillier du latin «matricularis» : qui tient un registre - Membre du conseil de fabrique d'une paroisse). Son fils Firmin devint instituteur malgré sa surdité.

En face, les deux édifices scolaires sont deux anciens presbytères.

La plus ancienne bâtisse (1760), parallèle à la route, était la maison de Claire Eloi (cfr. page 16). En 1837, elle l'avait vendue à la commune pour y loger le vicaire Théophile Lekeu. Quand il n'y eut plus de curé à demeure dans la localité, en 1973, elle fut habitée par Fernand Simon, un fermier retraité à la voix de ténor. Le second presbytère était une construction de 1871 qui comprenait déjà 2 classes à l'étage. C'est en 1990 que tous les travaux d'aménagement sur ce site furent achevés.

Continuer jusqu'au n°28 de cette rue.

Un superbe jardin succède à l'école. Il rappelle qu'en ces lieux, il y eut deux générations d'horticulteurs : Clément Leboutte, Aimée Brouir et leurs enfants.

Nous avons affaire à un groupe de deux maisons : celle qui est perpendiculaire à la rue est la plus ancienne, sa pierre d'angle datée de 1758 a été scellée en façade de l'autre construction (n°35).



Pierre d'angle placée sur la maison n°35

C'était dans la partie la plus récente qu'il y avait une fleuriste. Dans une armoire à multiple tiroirs, on trouvait des semences de toutes sortes dont on mesurait la quantité à l'aide de semoirs à planet de différentes capacités avant de les verser dans des sachets qu'une balance à poids pesait. Des serres installées à l'arrière du jardin livraient nombre de jeunes pousses ou de belles plantes.



Semoir à planet de différentes capacités

Avant les Leboutte, vécurent en ces lieux Antoine et Camille Lizin, une lignée de maréchaux-ferrants. Pour les besoins de la forge, ils employaient un soufflet de deux mètres de longueur. Voisins des Leboutte, les Haibette produisaient du lait.

En vis-à-vis, était domicilié le garde-champêtre Joseph Soumagne. En 1850, il céda la place aux Demlenne, qui transformèrent les bâtiments, créant un atelier de cordonnier en 1901 et un fournil en 1904.

Et nous arrivons au n°28. Le monumentaliste Nicolas Joseph Defays, auteur des monuments aux morts de Verlée, Jeneffe, Miécret et Barvaux Condroz, acheta en 1912 cette curieuse maison à «angle abattu».

En 1870, le cabaretier Dieudonné Defayt-Martin, en reconstruisant totalement cette ancienne demeure, avait voulu que l'entrée de son estaminet fût bien visible des personnes se rendant à l'église distante d'une vingtaine de mètres seulement (voir l'église de 1851 - circuit 1).



Curieuse maison à «angle abattu» au n°28

Sur le pas de la porte passe un petit sentier appelé La Rouwalète qui est le chemin de Chantraine (chemin n°19 en 1841). Il traverse une étendue herbeuse sans nom dont quelques zones sont connues : Stongue à l'extrême gauche ; Pachis Melvut et le Bon Marché en contigu ; Cour Paquay à l'extrême droite ; Pré Gi et Petite Ferme adjacents à droite.

Ce dernier lieu-dit comprend la maison où se sont succédé les familles Delvaux et Dave, à l'entrée du chemin et ensuite la véritable petite ferme, appelée ainsi en comparaison des autres censes plus imposantes par la taille et les moyens financiers. En 1874, elle revint à Clément Guilmot, maréchal-ferrant de Modave. En 1876, le voiturier puis cultivateur Jean-Baptiste Delvaux l'acheta.

Emprunter (à gauche) la Rouwalète ② jusque la rue Renaissance.

Ce chemin enjambe le ruisseau La Fagne alimenté par la fontaine du lieu-dit éponyme. Le cours d'eau disparaît sous terre, suit la rue du Marais, passe sous la Grande Cense pour se jeter finalement dans un autre ruisseau, natif de Porcheresse, le Neuf Moulin.



La Rouwalète vue de la rue Renaissance

Au bout de la Rouwalète, tourner à droite dans la rue Renaissance ③.

Cette rue s'appelait autrefois rue de l'Ecole des filles et rualle Fagne (chemin n°10 en 1841).

Dans la seconde maison à gauche, il y avait un magasin d'alimentation générale, l'épicerie LÉLAND, tenue plus tard par Aline Dubois, et un café situé à l'arrière de la maison, accessible par une porte latérale dans le pignon. Le petit commerce ferma ses portes en 1945. Claire Adam continua à vendre de l'essence après la fermeture du magasin. Le café subsista encore plus longtemps. On y dansait au son de l'accordéon joué par le fils Vital Stoffe-Warny lors de la kermesse. Il fut repris par Raymond Dricot, un marchand de bière et son épouse Jeanne.



L'épicerie LÉLAND avec sa pompe à essence - coll. André Dessaint

La maison suivante était la boucherie de Georges Lamborelle à partir de 1940.

Emprunter la rue Wéris à gauche ④.

«Wéris» est un mot d'origine incertaine. Le professeur Carnoy tente de l'expliquer en imaginant une habitation appartenant à un certain Wédéric («Wedericia» villa).

La première habitation rencontrée dans l'ascension de la rue Wéris est la maison du pâtre. Elle précède La Paire ou El Pare, un terrain sur lequel les grumiers (marchands de troncs d'arbres élagués) Walter Gauthier et Fernand Stoffe stockaient du bois et du carburant. Leurs enfants Isidore Gauthier et Vital Stoffe perpétuèrent cette activité, avec la vente de charbon et de mazout pour ce dernier.

La route amorce un premier virage à gauche. Un sentier (chemin n°23), disparu aujourd'hui, reliait la rue Wéris à la rue du Bois Thys, qui mène à Havelange. Il s'appelait Al voye des Staples, qui donne «stable» en Français.

Les trois parcelles qui constituent le Wéris lui sont adjacentes et ne vont pas au-delà des maisons qui, en s'alignant sur la plus ancienne, celle au n°4, ont créé une ruelle sans nom. En 1901, cette ancienne construction bien conservée a été aménagée en atelier de charron par Pierre Pirlot. Trois générations (Joseph, Antoine en 1907 et Oscar en 1923) exercèrent leur art jusqu'en 1953.

Edouard Hougardy, menuisier de profession, habitait la première maison de cette impasse, bâtie en 1937. Dans cette voie sans issue vécurent le bourgmestre Joseph Demeure et Nelly Bonhiver, dont la mère Julia vendait de la chaux et réalisait d'excellents «crås stofes» (boulettes de fromage). La dernière maison était habitée par Edouard Dehard dit «Gnaf Gnaf», d'origine ardennaise, qui aurait été le raccourci de «gnavû» («il y avait», en wallon). Son épouse Aline Detaille est décédée en 2009 à l'âge de 101 ans. Tous burent de la bonne eau potable provenant de la huitième borne-fontaine placée à l'entrée du cul-de-sac.



Impasse du Wéris. A droite, la 8e borne- fontaine

Continuer sur la rue Wéris. Au n°7, se trouvait l'atelier et la famille du cordonnier Joseph Beaumont.

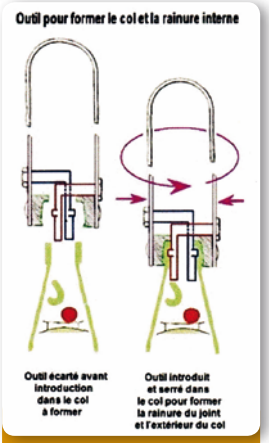
Ensuite, toujours sur notre gauche, au n°13, nous faisons la découverte d'un ancien temple antoiniste avec son fronton triangulaire construit avant-guerre. Le mineur belge Louis Antoine, passionné de spiritisme, est le fondateur de ce culte qui faisait une place importante à l'imposition des mains et à la prière en vue de la guérison des malades. Après la Seconde Guerre, Marcel Lizin (dit Kèkè), un petit fermier qui habitait tout à côté, transforma le temple en remise et en grange. En 1973, il devint un garage pour moto Harley Davidson.

La limonade à Miécret

Près de la deuxième borne-fontaine du Wéris, au fond de la cour, Nicolas Henin-Gillot produisit des eaux gazeuses : soda, orangeade, citronné et grenadine. Il utilisait en guise de récipients de curieuses petites bouteilles à bille réalisées selon le procédé inventé en 1872 par l'Anglais Hiram Codd.

Après le moulage d'une bouteille, il fallait introduire la bille de verre d'un diamètre de 17mm, puis utiliser une double pince pour former définitivement la rainure intérieure ainsi que le galbe extérieur du col. La bille était alors prisonnière dans la bouteille. A l'aide d'une machine, la bouteille était remplie en position «col en bas». L'opération terminée, elle revenait en position normale et la pression faisait remonter la bille dans le col contre le joint, assurant une parfaite étanchéité. Voici un bouchage réutilisable, presque à l'infini, sauf si un enfant cassait la bouteille pour récupérer la bille de verre et allait émerveiller ses copains qui jouaient, à cette époque, avec des billes en terre plus friables.

En 1933, les limonadiers se retirèrent dans la maison qu'ils venaient de faire bâtir à côté de celle du charron Charles Pirlot-Gillot jouxtant la ruelle de Huy. Après la guerre, Jules et Léon Sovet, de Porcheresse, achetèrent et transférèrent les machines à la rue du Point du Jour, au n°11, où ils continuèrent à produire de la limonade durant cinq années.



Source internet http://lesbillesafran6.blogspot.be



Une bouteille de limonade de Miécret

Dans le dernier virage du Wéris précédant la résidence pour seniors «Les Adrets», il existe une «veine et vague» appelée Al Fosse au Sable. De récents sondages effectués par des Hollandais ont révélé la présence d'argile blanche très prisée en poterie. L'endroit est favorable à la plantation d'épicéas tels que l'araucaria du Chili, surnommé «le désespoir des singes» (au n°28) ou le pin noir d'Autriche (au n°30).

La prairie sur le côté gauche de la route se nomme Sur le Clavia. Nous avons un magnifique point de vue qui porte jusqu'au tige de Verlée et la trouée qui conduit au château de Chantraine, d'une part, ou aux maisons de Jeneffe, d'autre part.

Nous passons devant la résidence pour seniors de Miécret ainsi que devant les demeures du limonadier et du charron Pirlot. Cette dernière, bâtie en 1898, a conservé son ancien fournil.

Tourner à droite et remonter la ruelle de Huy ⑤ jusqu'au chemin de l'Homme sauvage ⑥ à la sortie du bois d'Offou.

La ruelle de Huy est un diverticulum romain. Il mène à Hiettine, Malihoux et Ossogne, trois hameaux d'Havelange.

Plusieurs générations de Delay occupèrent la première maison blanche. Elle fut vendue en 1922 à Zénon Delay-Henin, un ferronnier qui réalisait des barrières très appréciées des Miécrétois.

Au n°8, vécut «le makteû» Jean Fiacre. A longueur de journée, sur les chemins défoncés, il cassait les cailloux (cawyês) maintenus avec le pied, au moyen d'un marteau à long manche (makète).

Plusieurs scieurs de long acquirent la maison n°10, une ancienne demeure du 18e siècle, plusieurs fois restaurée : Lambert et Joseph Tirtiat (1877 et 1878) ainsi que Joseph Merland-Tirtiat (1904). En 1946, le tailleur de costumes Camille Ruelle et son épouse Alice Merland, une couturière, en firent leur petit nid.



A hauteur de cette maison, bordant une pâture du Baileu se trouve une borne dont on se souvient du robinet auquel les jeunes gens, montant au terrain de football, venaient remplir leurs gourdes. Ils étaient souvent bien trempés !

La borne du robinet du Point du Jour, placé en 1921

Sur la droite, les prairies du Tiér des Fotches succèdent au Point du Jour.

Une poignée de moutons y broutent l'herbe, souvenir d'une époque où le cheptel d'animaux à laine de Miécret était évalué à 700 têtes.

Le réservoir d'eau du Point du Jour remonte à 1897, il est l'œuvre d'Hubert Baty qui s'était vu adjuger l'année précédente le drainage de ce même lieu-dit. Si vous empruntez le chemin à gauche, vous arriverez au nouveau terrain de football et aboutirez à la rue du Point du Jour, en face du chemin de Belle-Vue. (cfr. page 24 1er circuit).

Le club de football de Miécret existe officiellement depuis 1941 mais depuis 1921, on court après le ballon rond. En 1930, les Miécrétois évoluaient déjà en première provinciale. En 1937, les joueurs désertèrent la pelouse pour la piste cendrée du vélodrome d'Havelange où le Miécrétois Jules Fontinoy, dit «le Notaire», trustait tous les prix. La guerre mit fin aux activités du vélodrome favorisant la reprise des compétitions de football. En 1965, le club remportait le Challenge Vers l'Avenir et le Fair-Play. En 1968, la commune lui offrait de nouvelles installations sur le Baileu. Auparavant, l'ancien stade se trouvait en face du nouveau cimetière, enclavé dans l'enclos Madame, dépendant de la ferme du Marais, tenue par un ardent supporter du Club, Fernand Simon. Pour la saison 2012-2013, le RFC Miécret joue en 4è provinciale.



Football club de Miécret vers les années 1950 - coll. René Gigot

Quelques enjambées après la dernière maison blanche permettent d'atteindre le point culminant de la ruelle de Huy et du Tiér des Fotches.

«L'tié dès fotsches» est mentionné dans un texte de 1529. Le «thiêr» est d'origine latine «terminum» qui donne «terme», borne ou limite. «Fotche» est un mot wallon d'origine latine, «furca», qui signifie «fourche». Une fourche est l'endroit où un chemin se scinde en plusieurs directions. La rencontre de la ruelle de Huy avec le chemin n°26 reliant Miécret à Havelange appelé justement «thier des Fotches», constitue une fourche.

A une centaine de mètres plus loin, une autre fourche était créée par l'arrivée, sur la gauche, du chemin dit Au Baileu (chemin n°27, en 1841) allant de la Fagne vers Havelange.

A la jonction des chemins n°26 et 27, limite des terres appartenant aux Stilmant et aux d'Outrelemont, se dressait un hêtre pied cornier. Il poussa en s'épanouissant de sorte que les branches les plus basses touchaient presque le sol. Cet ensemble de terrains adjacents de part et d'autre de la ruelle de Huy porte, encore aujourd'hui, le nom de «Poyou Hèsse» (poyou= poilu - hèsse = hêtre), parfois «Penneux Hesse» (hêtre triste, pleureur), mais l'arbre et le chemin ne sont plus là !

Nous abordons le Fond d'Offou.

Un pipeline souterrain de gaz naturel sous haute pression de chez Fluxys suit la ruelle, il provient d'Ossogne et se prolonge jusqu'au Luxembourg.



Ruelle de Huy - Fond d'Offou.

Après avoir connu les profondeurs du bois, nous entamons l'ascension du tige à la rencontre du chemin de l'Homme sauvage (cfr. page 21). Au croisement, prenez la peine d'observer la ferme d'Offou, la piste du Ravel et le chemin de Hiettine, tous sur Havelange.

Tourner à droite et traverser tout le bois.

Une carrière mal comblée se présentera sur votre droite dans deux cents mètres. Ne vous approchez pas trop des bords, un éboulement est toujours possible.

Le chemin Au Baileu, qui court tout le long du bois d'Offou depuis la fourche du «Hêtre poilu» à droite et le Ruisseau de Bouillon (I.N.G.1981), qui nous arrive à gauche, asséché aux beaux jours mais de petit débit en hiver, nous attendent à la sortie du bois. L'Homme sauvage sépare alors le Fond de Mouchnire, un lieu de culture, du Fond Hoteux où paissent des ruminants.

Dans le Fond de Mouchnire («è fond dèl mochenêre»), le professeur Carnoy voit de l'humidité, le «muska» germanique, du marécage ou de la mousse, le «mosch» néerlandais, tandis que Herbillon entend des oiseaux, le «mouchon» wallon. Faites votre choix.

Le Fond Hoteux est la vaste campagne s'étendant au pied d'un monticule, d'un «tas» qui se dit en wallon «hôt», d'où «hoteux». Il ne nous est pas possible de voir Hoteux d'ici car le Tiér des Fotches nous le cache.

Après 70 mètres : deux chemins. Suivre le chemin de droite, traverser le petit bois et rejoindre un deuxième bois.

(le chemin de gauche mène à Havelange, à la chapelle Notre-Dame des Grâces ou au Lycée de la Communauté).

Ce deuxième bois, localisé au Fond Nateux, est un peu plus consistant que le premier. Il possède plus d'attraits dont une agréable petite aire de repos. Il précède deux lieux indissociables : Au Chaufour et Blanc Chaux.

La présence d'un four à chaux dans ces parages est effectivement attestée par la carte Ferraris d'Havelange de 1771. Mais à ce lieu-dit nous ne voyons «qu'herbes qui verdoient et pies noires qui mangeoient». En fait, le «tchafôr» est situé en bordure de Blanc Chaux, parfaitement dissimulé sous une abondante végétation. Propriété privée, elle est clôturée.

Peut-être avez-vous observé, en vous approchant, ce tremplin de terre qui permettait de déverser les résidus de calcaires par le haut ? Avant d'y bouter le feu, on alternait les couches de coke et de calcaire. La chaux obtenue servait d'engrais, de liant pour la maçonnerie ou de désinfectant.

Sur cette partie de Blanc Chaux, ont existé deux carrières. La plus ancienne, délimitée par quelques arbres, a été remblayée dans les années 70 avec les pavés de la grand rue d'Havelange, des carcasses de vieilles voitures, etc… L'autre n'est pas épuisée comme la précédente, l'extraction a été brutalement interrompue par les Allemands (au début de la Seconde Guerre mondiale) qui ont emporté les machines et précipité la «chèvre» (sorte de treuil) au fond de la fosse. L'entreprise ne s'en remit jamais et cessa toute activité en 1949. La nature y a repris ses droits formant un bois.

Autrefois, mu par la force d'un cheval, un treuil de halage à tambour d'enroulement vertical, appelé cabestan, hissait en surface des cargaisons de pierres qui étaient déchargées «au quai», une légère élévation de terrain, situé à proximité de la «natte», un abri bâché sous lequel les tailleurs de pierres exécutaient les commandes. La friction des câbles sur les pierres supportant le cabestan pouvait provoquer une érosion impressionnante.



Vestiges de pierres du cabestan
Coll. Thewys



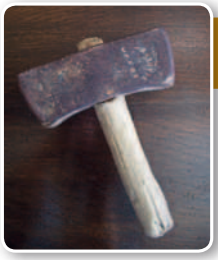
Le Fond Nateux - Belle campagne sous la lumière d'automne



La natte et le cabestan à Blanc Chaux
Coll. Thewys

Parmi les instruments utilisés par les tailleurs de pierres, citons[12] :

- Les poinçons et les ciseaux



Massette
Coll. Thewys

- La massette ou tête carrée, petite masse à table carrée et dont le fer est légèrement incurvé
- Le têtu, un marteau lourd dont la tête carrée peut dégrossir ou ébaucher la pierre
- La laye, un marteau à deux têtes tranchantes dont une est dentée
- Le rustique, différent du précédent par ses dents larges et tranchantes
- Le grain d'orge (appelé aussi brette ou marteau brette), qui sert à piquer les pierres et à dresser leur parement
- La boucharde, marteau à tête carrée hérissée de 16, 25, 36, 49, 64, 81, 100 et 144 dents pyramidales acérées, selon la finesse du travail à effectuer
- La marteline, à tête carrée dentelée et avec une pointe. Elle sert à gruger la pierre sans détacher d'éclats
- La smille est un marteau à deux pointes

Les carriers Jadot, qui utilisaient tous ces outils, habitaient le premier ensemble de maisons du Tige des Roches (7), anciennement appelé Le Chemin de la Carrière. Il se situe au lieu-dit Au Thyge qui commence à la route asphaltée et se prolonge au-delà de la route Havelange-Maffe. La construction la plus basse était la ferme d'Alfred Jadot et la plus haute, celle des piereux Guillaume Jadot, le père et le fils.

Immédiatement après ces habitations se croisent le Tige des Roches et la Vôye al messe (8) (chemin n°3, atlas 1841) qui reliait Miécret à Havelange. Cette appellation remonte à l'époque où les Miécrétois vivaient sans curé ni chapelle, les obligeant à se rendre à Havelange pour assister aux offices religieux ou se faire inhumer. Après la construction de la première église de Miécret, le chemin prit le nom de Vôye d'Havelange. Grosso modo, il correspondrait à l'actuelle rue Bois Thys (10).

Très exactement en ce carrefour, côté Jadot, en 1828, avait été placée la borne limitrophe entre Havelange et Miécret. On s'interroge sur les raisons de son récent enlèvement. Elle révélait de façon magistrale que tout ce qui était au sud du chemin relevait de la commune de Miécret et tout ce qui était au nord de celle d'Havelange.



Borne limitrophe entre Havelange et Miécret, mystérieusement disparue - Coll. Thewys

Au carrefour, emprunter le chemin à droite jusqu'au bois Thys.

Sous un angle nouveau, nous découvrons le Fond Hoteux et le fossé du Ruisseau de Bouillon qui empiètent sur l'autre côté de la route Havelange-Miécret, ainsi que le Tiér des Fotches, où nous venons de passer.

Sur notre gauche, on aperçoit la route Havelange-Maffe qui porta différents noms dont la Verte voie (chemin n°1 en 1841) parce qu'elle était fréquentée par les troupeaux communaux, le «Hierda» (Hierda vôye).

Les anciens ateliers de la vannerie de Paul van den Hoven-Moens étaient situés en contrebas de la chaussée à l'extrême droite. Installé depuis 1937, il fabriqua principalement des mannes et des paniers à pigeons avec de l'osier provenant des Flandres, du Japon et d'Indonésie. En 1968, la firme employait 14 ouvriers. Un nouveau patron, M. Charlier, orienta l'entreprise vers des objets d'ornement, des meubles et des lustres. Son activité cessa dans les années 1980.



Equipe de l'atelier chez van den Hoven, construction de la carcasse d'un géant d'Havelange - Coll. M. Eloy

Le petit bois dans le virage est le lieu-dit Au Bois Thys, depuis que les manants de Miécret vendirent ce bien à Jacques Thys d'Havelange en l'an 1694. En 1941, Jules Toussaint acquit le bien pour en faire une carrière de grès à ciel ouvert avec un énorme concasseur électrique à son sommet. Aujourd'hui, elle est devenue un Centre d'Enfouissement Technique de classe 3 pour déchets inertes de la construction placé sous le contrôle de la Police de l'Environnement.



Lieu-dit Au Bois Thys (Centre d'enfouissement)

A la route Havelange-Miécret, tourner à droite vers Miécret. Marcher sur le côté gauche de la route, avec un éclaireur si vous êtes en groupe.

Réminiscence de la Haute Voie, le raccordement de la Vôye al Messe à la Verte Voie serait apparu lors de la réalisation de la voie de grande communication qui reliait Barvaux-Condroz à la gare d'Havelange, d'où le nom lui donné : Al vôye di Barvå (le chemin de Barvaux (9)).

Nous abordons le Tiér des Fotches. Peu avant le premier virage, à droite, il existait un abreuvoir, la Basse de Tiér des Fotches, qui a disparu, recouvert par le nouveau tracé de la route.

La route descend ensuite vers un fond composé du Fond Nateux à gauche et du Fond Jean Giot à droite. On ne sait pas grand-chose sur Djan Gyot ou Jean Gillot, sinon qu'il aurait vécu aux alentours de 1628. Aux chavées succèdent deux tiges : Hoteux et Tier Bernard.

Selon les prévisions de 1885, les travaux sur ce chemin de grande communication, devenu le chemin n°131 auraient dû être achevés le 1er décembre 1887. Ils ne le seront que le 27 juin 1897 ! Le premier adjudicateur, Mathieu Lecharlier, d'Haversin, exploita illégalement la carrière que l'on peut voir sur la gauche de la route et «égara» des milliers de mètres cubes de terre de terrassement dans la nature. Finalement, en 1895, Georges Baty paracheva la nouvelle route en réduisant les côtes à 6,5 % du Tier Bernard et en les mettant en pente régulière.

Même si des représentants de la famille Bernard vécurent au village, «å tier Biernå», pourrait bien provenir, selon J. Evrard, d'un wallonisme pouvant s'écrire «Biernaw». Ce patronyme aurait comme origine le village de Berneau situé près de Visé, en province de Liège.

Les terrains dans la plongée vers Miécret portent, d'un côté, le nom d'Enclos al Basse et Pachis al Basse, souvenir d'un abreuvoir disparu dans les travaux du Tier Bernard, et de l'autre, Enclos au-dessus de chez Warzée, et Cense Warzée. La ferme Warzée dont la propriétaire, en 1828, est Rose Thys et les locataires la famille Warzée.

L'histoire de cette ferme commence par un mariage à Flostoy, celui de Jean (de) Vaulx avec Catherine (de) Neuforge, le 25 juillet 1625.



Le pignon du corps de logis de la ferme

En 1632, ils bâtissent cette ferme, fortifiée par une tour hexagonale qui sera détruite dans l'incendie de Miécret par les Français en 1653.



Les armoiries des bâtisseurs

Sous Félix Thys, elle connaît une reconstruction donnant deux bâtiments en L, tête-bèche, en 1875 et l'agrandissement du fournil sur l'ancienne tour en 1879. En 1881, il fait appel à Alphonse Camus pour gérer l'exploitation.

En 1893, d'ultimes transformations donnent la disposition actuelle. En 1946, Fernand Oger, dit «le Chef» y développa un élevage de chevaux trotteurs qu'il fera courir avec succès sur le petit hippodrome de Tongres[13].



La ferme «Oger» (12) vue depuis la rue Renaissance

Arrivée au carrefour du Tier Bernard.

Celui-ci propose trois directions :

- à gauche, la rue du Moulin (11) («al voÿe dè molin», chemin n°2 en 1841), qui permet de se rendre au nouveau cimetière (1871), à la station d'épuration des eaux usées (1997), au Poteau, à Bouillon, au moulin du Neuf Moulin (d'où le nom de la rue) et à Haveligeoule.
- au centre, la rue de l'Eglise (1), anciennement le chemin du Tilleul (chemin n°6 en 1841) et chemin de Rémont (chemin n°9).

La dixième borne-fontaine a été placée dans la pointe du Pachis devant la porte (de la ferme) qui était jadis un verger. Une croix en bois dotée d'une niche occupée par une statuette de sainte Rita, patronne des causes perdues, lui tient compagnie.



La pointe du pachis avec la croix et la borne-fontaine

- à droite, la rue Renaissance (3) que nous allons emprunter.

Anciennement rue Ecole des filles, était le commencement de la *rualle* Fagne (chemin n°10) qui reliait Miécret à Bormenville.

Parcourir la rue Renaissance jusqu'au n°33.
Attention : Si vous êtes fatigués, vous pouvez abréger la balade en suivant la rue de l'Eglise (cfr. page 41).

En longeant «la ferme Oger», on remarquera que l'entrée créée en 1893 a été murée et que les anciennes barrières de 1910 ont été remplacées par celles du passage à niveau de la gare d'Havelange. Le corps de logis nous fait front, les écuries sont à droite et le long de ce mur jusqu'à la grange, tout à gauche. Le fournil est la petite annexe à l'arrière.

La demeure du n°5, fut vendue et reconstruite totalement en 1884, à l'occasion de l'élargissement du chemin. Julia Lamborelle, épouse de Léon Hubert y ouvrit une épicerie. Leur fille Emilia («Mia») continua le petit commerce jusque dans les années 1970.



«Chez Mia» épicerie Lamborelle
Coll. J.L. Guilmot

En 1928, à la demande de Jules Hubert, la commune fit placer une borne-fontaine au pignon de la maison, dans le petit coin de verdure. Vers la fin du siècle dernier, d'autres habitants la portèrent aux encombrants !...

Nous passons devant la rue de la Graffe, qui signifie un chemin ardu partout en Wallonie.

Au n°7, vers 1828, le vétérinaire Ferdinand Andrianne avait fait construire une petite brasserie.

La maison connut quelques cultivateurs dont Hubert Magotieaux (1883) ou Léon Empilius-Dessart (1960) et un cantonnier Clément Dessart en 1904.

La maison de droite revint à des maçons : d'abord Jean Noël Warny, puis Jacques Noël (1898) et Léopold Henrot-Pirsoul dit «Titi» (1922). En 1947, elle fut vendue à Julien Hubert-Piron qui en fit une boulangerie, reprise dix ans plus tard par André Antoine.

A côté, au n°13, il y avait l'épicerie Nonor de Mademoiselle Eléonor Verdin et de sa sœur aînée Marie. Avez-vous remarqué le millésime inscrit sur la façade de la maison ? 1842.



Eléonor Verdin «chez Nonor»
Coll. Paulette Vincent

Dans le magnifique porche de la maison d'en face, au n°6, vous pourrez découvrir la date 1756 inscrite au-dessus de la porte. Ce passage a été pratiqué par Alfred Camus en 1916, dans l'étable qui avait fait place à la maison de Barbe Henin dont la cheminée est encore visible.



Intérieur du porche avec l'ancienne cheminée, dans le haut

La maison majeure (n°6 et 6a) était de 1828 à 1846 la brasserie de Gilles Bernard. En 1856, elle fut vendue à Henriette Cornelis, épouse Ipersiel, qui était négociante en grains.

En 1891, Alfred Camus la fit sienne. En 1919, Walther Camus en hérita, puis les Vincent. Du porche, on aperçoit la borne-fontaine Hubert qui a été sauvée de la casse par le nouvel occupant des lieux.

Arrivés à l'embranchement de la Rue Wéris, les lieux nous sont familiers pour y être passés auparavant.

Après la Rouwalète, au n°18, se trouve la maison du «vi mâsse», le vieux maître, l'instituteur Joseph Demaret senior. Cette construction apparaît sur le plan Ferrarris de 1771. Le bourgmestre Florent Prignon fit bâtir la petite grange, en face, en bordure du Pré Melvut, en 1875.

Notre onzième borne-fontaine succède immédiatement à la petite grange.

Au n°26 se trouvait l'épicerie Thioux où Arthur Antoine cuisait également du pain et des pâtisseries jusqu'en 1952. Berthe Hastir, sa dame, vous servait au comptoir.

La salle Renaissance

Au bout de la rue apparaît, au n°33, la salle Renaissance, le lieu festif de la commune, qui a donné nom à la rue.



Arrière de la salle Renaissance

Ce bâtiment fut construit en 1881 sur le haut du Stongue (Voir 1er circuit) par les successeurs de Rose Thys pour servir d'école privée aux Filles de Saint-Joseph de Blegny. Il ne fut opérationnel qu'en 1885, après que les élus locaux se résolurent à demander l'envoi de deux Sœurs institutrices. La première Sœur directrice fut Sœur Marcelle, née Marie Louise Hebrandt. En 1892, Sœur Marie Magdeleine, née Marie Hélène Hebrandt, lui succéda jusqu'en 1901.

En 1932, les trois dernières Sœurs de la Doctrine Chrétienne (Sœur Euphrasie, Sœur Rosalie et Sœur Charité) quittèrent le village, après 31 ans de présence, laissant la place aux institutrices laïques dont Mademoiselle Isabelle Geudevert.



École primaire des filles de Miécret, 1918 - coll. Eric Merland



coll. J. Evrard

Les Sœurs de la doctrine chrétienne apportaient un enseignement de *pointe*

Circuit 2

En pénétrant dans la cour, le premier bâtiment à main droite était l'école gardienne. Dans le prolongement, on trouvait la maison des Sœurs, dotée d'une bibliothèque publique. L'école primaire était sise rue Jean Baptiste Franquinet, la première fenêtre étant alors la porte d'accès.

En 1922, les Raikem, propriétaires du bâtiment qui avaient succédé aux Thys, léguèrent le bien à l'Association des Œuvres Paroissiales du Doyenné d'Havelange.

Le regroupement des écoles primaires rue de l'Eglise favorisa la création en 1968 de l'asbl Renaissance qui devait gérer ce lieu voué dorénavant à la fête. Six associations avaient apporté leur soutien au projet : la chorale, la dramatique, le football, le patro, les femmes rurales et les anciens combattants.

Parmi ces associations, relevons :

1. La chorale

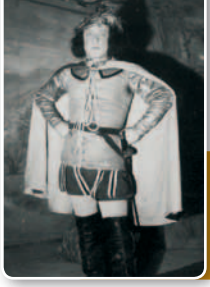
Le 30 avril 1893, le Conseil communal de Miécret octroyait un subside de 100 francs à la Société de chorale «attendu que cette institution procurait à la jeunesse un amusement aussi honnête qu'utile et agréable». Tombée en désuétude après la guerre, ce serait l'abbé Fastrès qui aurait relancé le mécanisme. A son apogée dans les années 1980, sous la conduite de l'instituteur du village, elle effectua même des prestations très appréciées à l'extérieur.



La Société Chorale de Miécret
Coll. André Renard

2. La dramatique

C'était également une société d'un âge respectable, qui a donné des représentations jusque dans les années 1980, alternant des pièces de théâtre et des opérettes, en collaboration avec la chorale «Les Gais Moissonneurs» de Miécret. Ces morceaux choisis étaient joués dans la salle Renaissance.



Désiré Gauthier en Chevalier Lagardère dans «Le bossu» en 1949 - coll. J. Gauthier



Dramatique de Miécret en février 1980. Interprétation de la pièce «le Vieux mendiant» - coll. André Renard

3. Le groupe F.A.M.

(Femmes Actives de Miécret) issu de l'A.C.R.F. (Association Chrétienne Rurale des Femmes). Il se rendait très utile dans l'organisation de manifestations à caractère social en réalisant, par exemple, les costumes des jeunes participant au Grand Feu.

Tourner à gauche rue J.B. Franquinet ⑬. Au carrefour, continuer droit devant, rue Cleuzeur ⑭.

(La rue J.B Franquinet, le clos du Maréchal et le Stongue ont été évoqués lors de la première balade). La rue Cleuzeur tire son nom du latin «clausus» qui donne en français «clos, enclos, étendue de champs clôturés». Son entrée est flanquée, à gauche, d'un tilleul et de l'autre côté de la ferme Jacquet-Franquinet.

La ferme Jacquet d'origine ancienne était le bien du charron Henri Henin (1846) et du menuisier Nicolas Bouchat (1884). En 1954, Emile Jacquet et son épouse Valérie Franquinet y fondèrent un foyer tout en poursuivant le métier de la ferme. Aujourd'hui on y travaille à nouveau le bois.

La demeure suivante a été construite en 1883 sur l'emplacement de deux petites masures par l'entrepreneur Hubert Baty. Elle n'est devenue ferme qu'au lendemain du premier conflit mondial, suite à une période de famine.

La troisième entreprise agricole du Cleuzeur ⑮ occupe les bâtiments parmi les plus anciens de la commune (1631). En 1828, on l'appelait la Cense Minet, du nom du gérant. Trois générations de Camus l'occupèrent entre 1860 et 1919.



Le millésime 1631 gravé sur le linteau de l'étable



Ancien corps de logis de la ferme Minet transformé en étables et laiterie

En 1871, est bâti le nouveau corps de logis. Trois années plus tard, la grange est élargie vers la cour et la porcherie en bordure de route est construite. À partir de 1919, la ferme sera successivement exploitée par les familles Camus (de la ferme «Oger»), Deneil et Lambotte.



Walther Camus, qui dirigea l'exploitation «Minet» de 1898 à 1919 Coll. Paulette Vincent



Alfred Camus, son épouse et leurs enfants Marie et Walther vers 1890 Coll. Paulette Vincent

Dans l'intervalle entre la ferme Baty et la Cense Minet, on distingue deux lieux-dits : L'Aunire et Derrière Chez Minet. L'Aunir pourrait provenir selon J. Evrard du wallon liégeois «a-unir» indiquant que le terrain aurait été égalisé, nivelé, ou de l'ancien français «auner», signifiant «assembler, réunir, entasser, mettre le foin en tas».

Un chemin dit De Jeneffe (chemin n°20) reliait la rue Cleuzeur à la rue de la Grotte à Jeneffe.

Les hangars dans notre dos ont été construits sur le Cortil aux mouches, entendez par là, le verger aux oiseaux. Le Pachi à la chapelle est la grande prairie qui cerne le lieu-dit El Cleuzeur. Celui-ci commence au-delà du Neuf Moulin et s'étend jusqu'à la route de Chantraine.

Le Neuf Moulin est un cours d'eau qui prend naissance à Porcheresse. En pénétrant à Miécret, il reçoit les eaux qui affluent du petit bois à droite, le Bois de Pierreux. «Sur Pierreux» est d'ailleurs le nom du lieu-dit situé dans le virage, juste après le Pachis au puits, une pâture contiguë à la route qui enjambe le petit ry.

Si les anciennes maisons à colombage du Cleuzeur, bâties toutes sur la gauche de la chaussée, remontent à 1846, la toute première construction du lieu-dit est manifestement plus récente (au n°5). C'était la coopérative tenue par Félicien Gauthier et Adolphine Ferir, avant d'être transférée rue de l'Eglise où la fille Simone poursuivra le commerce.

La maison de Jean Carème (au n°7) fut acquise en 1925 par la famille Gauthier : Félicien, le journalier, Albin, le bûcheron (1946) et Firmin, le chauffeur (1963).

La borne-fontaine du Cleuzeur est la douzième pompe à eau que nous rencontrons dans notre cheminement à travers Miécret. Il en reste encore trois à découvrir !

La maison sise au n°9 a été bâtie par Jacques Noël-Carpentier en 1848. Le boisselier Adolphe Chaway-Nemry l'a reçue par donation en 1897 (Boisselier : fabricant et commerçant de menus objets en bois comme pinces à linges, bobines, etc…). En 1960, elle est vendue à Irma Jacobs, une porteuse d'eau.



Maison construite au n°9

L'habitation au n°15 a été occupée dans les années 1970 par le cordonnier Adelin Beaumont, le fils du cordonnier Joseph Beaumont qui était établi rue Wéris. Sa dame, Marie Laure Prince était tricoteuse.

Nous arrivons à une petite place appelée Sol'Bati où, en 1980, dans le cadre des festivités du cent cinquantième anniversaire de la Belgique, Arsène Gauthier, le doyen des Miécrétois d'alors, planta un tilleul. Un monument avait été dévoilé à cette occasion.



1980 - A .Gauthier plante le tilleul, A. Renard et le bourgmestre Lecomte l'aident - coll. Eric Merland

Cette manifestation patriotique mit fin à la longue pratique du Grand Feu à cet endroit qui aurait été fréquenté à la pleine lune par trois sorcières locales fêtant le sabbat. Dans la charrette d'Adam ou le tracteur des Deneil, les villageois récoltaient des fagots de bois pour dresser le bûcher. S'il n'y avait pas assez de bois, ils allaient en couper au Bois de Pierreux. Le feu était bouté le dimanche par les derniers mariés du lieu à un mannequin de paille au cri de «Å grand feû, lès sîzes sont-st-è-feu !» (Au grand feu, finies les veillées). Le lendemain on cuisait des pommes de terre dans les cendres.

La route qui file rectiligne vers le tige de Verlée et Chantraine est le prolongement du chemin n°6, le chemin du Tilleul (16).

Continuer tout droit.

Nous marchons sur une dernière portion de ce chemin n°6 qui prenait naissance à la «ferme Oger» et arrivons à une fourche qui contient le Trou perdu entre ses dents. Ce lieu-dit est appelé ainsi parce qu'il se trouve à une certaine distance du centre du village.

Continuer droit devant dans l'impasse de la Bruyère (17).

L'impasse de la Bruyère est le chemin n°18. Il mène au lieu-dit Bruyère.

En 1846, Philippine Toussaint, une couturière, fit bâtir la maison qui est en léger contrebas de la route. Vers 1960, une grotte dédiée à Notre-Dame de Lourdes, haute de 2 mètres, y fut érigée à la fourchette et au couteau par Gustave Macors, avec des pierres ramassées sur les hauteurs de Barse. Dans les années septante, un couple d'artistes y élit domicile, dont le publiciste Jacques Gommers, qui aurait travaillé à Hollywood comme décorateur au studio «Metro Goldwyn Mayer». Sa dame, Nathalie Hiroux, une artiste dramatique, travailla dans l'audiovisuel dans le Nord du pays. Ils firent enlever la grotte qui les dérangeait. Elle se trouve actuellement à la Béole (Barsy) chez Jean Fourneau.



La grotte Notre-Dame de Lourdes

La dernière maison du même côté fut construite en 1903 par le journalier Rodolphe Cheniaux, époux de Savina Fonder. Comme beaucoup d'habitations du village, elle hébergea des soldats américains durant la bataille des Ardennes, dont un certain Clinton.



Nouvel an 1945 : la famille Cheniaux-Fonder et leurs amis américains. Accroupi au centre : Clinton - coll. Eric Merland

Après l'arbre, virer à gauche vers la ferme du Marais (18).

Ce chemin est récent. Il sépare le Fond de Mignée, le Grand pré et l'Enclos Madame, du terrain situé au lieu-dit Derrière la Grange.

«È fond d'minèye» proviendrait, selon Carnoy, du Roman «mignus» qui donnerait «migné», transposé en wallon «mègne», signifiant «vermine». En d'autres termes, le lieu était malsain, marécageux.

«Podrî l'grègne» (derrière la grange) est le lopin de terre qui jouxte la ferme. Jusqu'au 16è siècle, une grange était une exploitation rurale appartenant à un monastère. Or, du pré et de la grange de Miécret, il en est question dès 1518 et l'appellation Grande cense, ancien nom de la ferme du Marais, remonterait à 1659. En 1828, elle est la propriété du comte Jules de Berlaymont résidant à Bormenville. Elle est alors constituée d'un corps de logis et d'étables le long du chemin n° 6 ainsi que d'une grange qui leur fait face, séparés par une vaste cour.

Comme pour la ferme du Bon Marché, des modifications sont apportées par les héritiers en 1863 : l'ancien corps de logis devient des étables tandis qu'un nouveau est construit donnant dorénavant l'aspect d'un U à la ferme.

La famille Morimont occupe la ferme dès 1870. Le fils Nestor sera bourgmestre de Miécret de 1898 à 1932.



Battage du blé à l'aide d'une locomobile, dans la grange de la ferme de Nestor Morimont - coll. André Renard



Nestor Morimont, sa maman Hortense Tonglet et ses trois sœurs Coll. André Renard

En 1922, trois générations de Simon, Joseph, Fernand et José, vont s'y succéder. La ferme portera également leur nom («la grande cense à Simon»). En 1970, un incendie accidentel endommagea les étables. L'exploitation fut acquise par les Meirlaen en 1979.

Sortir de la ferme en se dirigeant vers la rue de l'Eglise.

Le chemin emprunté est le chemin du Tilleul (16) (chemin n°6) qui reliait Miécret à Chantraine. En 1828, il ne pénétrait pas dans la Grande cense, il longeait l'ancien corps de logis. C'est aujourd'hui la rue du Marais.

Rue de l'Eglise, bifurquer à gauche et continuer sur la rue de l'Eglise jusqu'au point de départ.

Nous contournons un enclos à chevaux qui était scindé en deux ; la partie attenante à la rue du Marais se dénommait le Cortil Saint-Pennard tandis que l'autre s'appelait A la fourche.

Nous passons devant une maison blanche qui accueillait l'atelier de cordonnerie de Joseph Demeure.

Avant d'atteindre la rue de la Graffe, imaginons un moment la bruyante animation des kermesses d'autrefois. Celle de Miécret s'étendait de ce carrefour au carrefour suivant. On y trouvait des carrousels dont un galopant, une chenille, un toboggan apportés par Emile Dumet. Son frère tenait un tire-pipe et sa maman, surnommée Madame Peppino, proposait une pêche aux canards ou une pêche surprise avec des trésors enfouis dans le sable. Plus tard, des autos tamponneuses leur firent concurrence.

Idéalement placé parmi les attractions au n°8, le café de Félicie Foulon, épouse de Nicolas Lizin, attirait pas mal de monde même en dehors de la kermesse d'octobre. Il disposait d'un jeu de quilles dont la piste est toujours visible dans la cour. Edouard Dehard, surnommé «Gnaf Gnaf», redressait les quilles tombées, moyennant un pourboire.

Le Football Club de Miécret y avait son local et le vestiaire des joueurs.

Le Cercle colombophile s'y réunissait également. Les membres y portaient les martinets (les pigeons) pour l'enlogement. Vital Stoffe puis Alphonse Hébette transportaient les paniers avec leurs camions. Chose incroyable, un reposoir était aménagé pour accueillir la procession de la Fête-Dieu.

Trois routes convergent vers le carrefour suivant. Celle de gauche conduit à la ferme du marais, d'où le nom de la rue. Droit devant nous, c'est la rue du Trou perdu. Celle qui file vers la droite est le prolongement de la rue de l'Eglise.

La maison sur le côté droit de la rue du Marais était la demeure de l'instituteur et ancien secrétaire communal Antoine Demarcin. Annexée à la Grande Cense, elle servit de logis à la domesticité.

Madame Peppino, de son vrai nom Rose Fays, immobilisa sa roulotte, très bien aménagée, à proximité. Fille de François et de Louise Signoret, elle était née à Rendeux le 7 mai 1885.

A la mort de son mari Fernand Dumet, le 31 juillet 1942, elle quitta Mettet pour Miécret. Son périple sur la terre s'acheva à Tihange le 18 janvier 1975. La roulotte fut démolie par son fils Emile Dumet dit «Peppino» également.



La roulotte de Madame Peppino. Tableau d'Alphonse Paulus - coll. J. Gauthier

La première maison du Trou perdu (n°1) était à l'origine l'épicerie de Léontine Cheniaux. Vers 1930, Nestor Morimont devenu assureur s'y installa avant de procéder à deux agrandissements vers la rue du Marais.



La maison Morimont - ancienne épicerie de Léontine Cheniaux

Devant la cour de la Ferme dite «Gauthier» (n°11), ne manquez pas la quatorzième borne-fontaine. Il n'en reste plus qu'une !

La ferme dite «d'Octave Gauthier» a une histoire étroitement liée à celle de la grosse ferme Paquet, qui était située dans la prairie en face. Un peu après 1870, elle devint en effet le corps de logis de cette dernière. La Ferme Paquet était une exploitation agricole de la taille de la Ferme Oger qui se présentait sous la forme d'un U ouvert vers la Grande Cense avec le corps de logis à droite, la grange à la base et les étables à gauche. En 1973, cette ferme n'existait plus, toutes les pierres ayant été utilisées pour construire la villa n°10 à côté du café de Nicolas Lizin-Foulon.

Parallèlement, la remise de chez Petit va se transformer en la ferme que nous avons sous les yeux.

A la famille d'Octave Gauthier succédèrent Léon Gaudibois et Eugénie Lizin, la fille d'Henri.

Au n°13 habitaient Oger Pire, un natif d'Havelange et Irma Charlet. Ils tenaient une boulangerie-épicerie Ekla.

Le n°15 était un lieu de passage obligé pour la jeunesse de Miécret lors de la kermesse : le café «Les Sports», mieux connu sous l'appellation «chez Adam». Charles Adam (1894-1978), menuisier de profession, confectionnait dans son atelier en bordure de la rue du Trou perdu, les cercueils en hêtre pour les indigents, à la demande de la commune. Le bistro disposait d'une grande salle où Emile Dumet projetait des films muets de Charlot ou de Laurel et Hardy. A l'entracte, Madame Peppino proposait au public de délicieux nougats de Montélimar.

Au n°12, là où deux herses sont suspendues au pignon de la maison, le père Auguste et le fils Jules cuisaient le pain. C'était chez Ferir, la boulangerie.



Anciennement, la boulangerie «chez Ferir».

En léger retrait de la route, au n°16, se trouvait l'Auberge de la Malle-Poste, (Hôtel Higuet-Gérard). Construite en 1873 pour le charron A. Gérard.

En 1905, Jules Gérard-Gauthier reçut l'atelier (n°18), futur EPECE et Marie Gérard reçut ce qui deviendra l'Auberge de la Malle-Poste (n°16).

En épousant Emile Higuet, en 1908, l'aventure hôtelière commençait. Une voiture hippomobile prenait la clientèle à la gare d'Havelange et l'y reconduisait. Il n'existait pas de bureau de la poste à Miécret mais on y relevait le courrier Au 1er août 1844, la distribution fut confiée à la perception d'Havelange. Cette situation est inchangée.



La Malle-Poste - coll. Joseph Evrard.

Le 26 février 1910, le Conseil communal de Miécret «sollicitait pour le compte de la Commune l'abonnement au réseau téléphonique d'Havelange et (décidait) de placer l'appareil téléphonique chez Higuet-Gérard à condition par ce dernier de se charger de communiquer les dépêches aux habitants de la commune». Interrompu durant la Première Guerre, l'abonnement ne reprit cours que le 17 septembre 1921, en cause : le prix de l'abonnement qui avait été majoré de 100%[15] !

Le 5 avril 1923, le Conseil communal adhérait au projet d'électrification présenté à Havelange. Le travail fut confié à la Société Luxembourgeoise d'Electricité. En 1929, elle se chargea de l'installation de «la lumière électrique» dans l'église Saint-Léger.

En 1941, au décès d'Emile Higuet, sa veuve et ses enfants héritèrent de la maison qui avait cessé d'être un gîte l'année précédente.

Au n°18 était ouverte une épicerie EPECE (Economie Populaire de Ciney) de mouvance catholique. Elle était tenue par Irma Poncelet, épouse de Vital Verdin, fils de Jules et de Marie Willot. Celui-ci s'occupait de la livraison des sacs de grains ou de farine à l'aide de la camionnette que l'on voit sur le cliché de la Malle-Poste. Le commerce fut repris ensuite par Marceline Vermote, épouse de Firmin Gauthier, qui était maçon, puis par leur fille Claudine, une couturière de formation. L'EPECE fut maintenue au-delà de 1985 par la présence de Madeleine et Michel Themans. Ce dernier professait le métier de cordonnier. La disparition de ce commerce priva Miécret de sa dernière épicerie de proximité.

Florent Henin-Camus est à l'origine des maisons n°22 et 24. Il vivait du commerce de bois que ses chevaux transportaient à la gare d'Havelange.

Sa première fille Louise épousa Jules Martial, un boutiquier natif de Bois-et-Borsu, qui devint plus tard conseiller provincial. Il s'installa au n°22 qui fut également une épicerie. Leur fille Florentine maria Emile Marchot qui ouvrit dans les années 1950-1960 un garage où il fournissait de l'essence Mobil Oïl à la pompe.



Florent Henin et Walther Camus entourés par leur famille - coll. Paulette Vincent.

La seconde fille de Florent, Adolphine, une modiste de talent, prit pour mari Armand Carème. Dans une camionnette, celui-ci récoltait le beurre produit dans nos campagnes. Il le destinait aux commerçants de Huy et de Namur.



1958 - cortège folklorique. A remarquer : le garage à gauche - coll. Eric Merland

Traversons la rue pour nous retrouver à l'emplacement exact de la chapelle de Miécret. A proximité de la quinzième et dernière borne-fontaine, dans la partie gazonneuse, les jours de fête, un homme de Marchin montait la guinguette, un genre de chapiteau sophistiqué. On y dansait, ce qui faisait dire aux personnes bien pensantes «qu'on dinseû so les mwârts» (qu'on dansait sur les morts) puisque là se situait l'ancien cimetière.

La grosse bâtisse à côté, au n°27, était en 1841, le «cabaret» des Martin. Après la démolition de la première église, il avait fait place à une Coopérative tenue par un certain Bauboire. Au n°25 se trouvait une boucherie, chez Raphaël Matagne.

Le chemin de Chantraine (chemin n°19 en 1841), qui n'est autre que La Rouwalète, se prolongeait jusqu'au Cleuzeur, légèrement décalé de l'autre côté de la route, entre la remise et le garage de la maison n°29. La cour de récréation de l'école et celle du presbytère lui étaient adjacentes. La remise a été construite à l'emplacement de l'église de 1851, c'est-à-dire en bordure de route.

D'église en église, la boucle est bouclée. Nous revenons à notre point de départ, l'actuel lieu du culte de Miécret qui fêtera en 2013 ses cinquante ans d'existence, entouré de ses tilleuls et cèdre du Liban.

Nous espérons que les promenades vous ont enchantés et ne demandons qu'à vous revoir bientôt. Merci de votre visite, elle nous a donné chaud au cœur.

Bibliographie de référence
Sources consultées

OUVRAGES

1. CARNOY, Albert, Dictionnaire étymologique du nom des Communes de Belgique, Louvain, Editions universitaires, tome II, 1940.
2. GERMAIN, Jean, Guide des Gentilés : le nom des habitants en Communauté française, Editions Racine, 2008.
3. Trésors d'Art dans l'ancien Doyenné de Havelange, Flostoy, 1970.
4. GERARD, Edouard, La Province de Namur (Petite Encyclopédie) Canton de Ciney, Edition Bourdeaux Capelle, Dinant, 1953.
5. MATERNE, Daniel, Notes au sujet de la villa belgo-romaine de Miécret-Namur, Bulletin du Cercle Archéologique Hesbaye-Condroz, Tome IX – 1969, Amay, 1969.
6. HERINCKX, Anne-Marie, Havelange, Miécret. La villa de Saint-Donat, dans BRULET, Raymond, (dir.) : «Les Romains en Wallonie», Bruxelles, Editions Racine, 2008.
7. VELLANDE, André, Langue wallonne en Condroz namurois, Tome I, Dictionnaire Wallon-Français, Editions Azimuts, Herstal.
8. LEFEBVRE, Michel-Luc, Toponymie des Communes de Havelange, Miécret et Verlée, Mémoire académique Université de Liège, 1964-1965.
9. LE TAISSON, Grimbert, Conversion à la converserie, Rochefort, Edition Eole, 2009.
10. Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bruxelles, XL, II, 1925.
11. BODRY, Georgette, Petits métiers d'autrefois en Wallonie, Grivegnée, Noir dessin Production, 2003.
12. De VIGAN, Jean, Dicobat, Tome 9, Paris, Editions Arcature, 2008.
13. DELOOZ, Christian, A la découverte des villages de Havelange, Lonzée, Edition Delooz, avril 2001.
14. SIMON, Léon, Léon Simon et sa bonne vieille ville de Ciney, Edition Centre culturel de Ciney, 1974.

AUTRES DOCUMENTS

ARCHIVES COMMUNALES :

15. Atlas des chemins vicinaux, du 10 avril 1841.
16. Registre des délibérations du Conseil communal de 1806 à 1908.

ARCHIVES DE L'ETAT DE LA VILLE DE NAMUR :

17. Etats civils de 1802 à 1860.
18. Croquis d'arpentage de 1827.
19. Plan Dupont de 1806.
20. Bulletins de propriété de 1828.
21. Registre des délibérations du Conseil communal de 1806 à 1903.

CADASTRE DE LA VILLE DE NAMUR :

22. Matrice cadastrale (1828 à 1970)
23. Croquis d'arpentage de 1828 à 1980

COMMISSION ROYALE DES MONUMENTS, SITES ET FOUILLES :

24. CRMSF, Havelange, Dossier 1.2, 19/03/1857 et 15/06/1906.

Remerciements

De nombreuses personnes nous ont aidés à réaliser cet ouvrage par leurs documents et témoignages, à savoir :

Claire Adam, Gilbert Baty, Vincianne Baudoin, Suzanne Beaumont, Jean Collard-Fluzin, Jean Collard-Laloux, Marcel Collard, André Colson, Joseph Damblon, Anne-Marie Danthine-Mayence, Jean-Claude Dasset, Patrick Dave, Benoît de Decker, Alberte Demaret-Pire, Christian Defays, Anthonia Degreef, Marie-Thérèse Dehard, Florent Delorme, Maurice Demblon, Marie-Claire Deneil, André-Marie Despas, André Dessaint, Marie-France Duchêne, Michel Eloy, Françoise Evrard, Joseph Evrard, Abbé Honoré Fastrès, Victor Frippiat, Joseph Gauthier, Joseph Gauthier-Paulus, Léon Gérard, René Gigot, André-Marie Gigot, Jean-Joseph Godefroid, Maurice Gossens, Jean-Louis Guilmot, Jenny Henin, Jean Henry, René Hougardy, Anne-Marie Jacquet, Guillaume Jadot, Hélène Marie Jadot, Michel Jadot, Firmin Jottard, Fernand Lamborelle, Nathalie Lambotte, Gilbert Leboutte, Maggy Lizin, Kévin Lizin, Bernard Lizin, Guy Macors, Léon Matagne, Daniel Materne, Christian Meirlaen, Anne-Marie Merland, Eric Merland, Luc Merland, Lina Milquet, Baudoin Rabeux, André Renard, Marie Rome, Madame Ronvaux-Deneil, Roger Ruelle, Armand Thewys-Jadot, Paulette Vincent, J. Visele, Pierre Vos, Emilie Warny, Irma Wilmet.

Nos remerciements très particuliers au dernier secrétaire communal de Miécret, Joseph Gauthier, qui a assuré la relecture de ce livre, animé par un véritable esprit «nifteû».

Des remerciements encore :

- à tout le personnel administratif de la Commune d'Havelange
- à Monique Merland, documentaliste de la Commission Royale des Monuments, des Sites et des Fouilles, à Liège
- à la direction générale du Cadastre de Namur et en particulier à son archiviste Edouard Louis
- à tout le personnel des Archives de l'Etat à Namur
- à tout le personnel de la bibliothèque communale d'Havelange

Il est possible que cette énumération puisse souffrir d'une omission bien involontaire, les Nifteûs vous prient bien humblement de les en excuser.

Malgré les recherches effectuées, certains auteurs de documents présentés dans cet ouvrage n'ont pu être retrouvés. Si des ayants droit se reconnaissaient, ils sont invités à se manifester auprès du Centre culturel d'Havelange.

Le Centre culturel d'Havelange remercie la librairie havelangeoise «les Filles de papier» pour leur soutien précieux dans la diffusion de cette publication.

Les auteurs espèrent que vous emporterez chez vous le souvenir d'une ou de plusieurs journées mémorables.

Ont collaboré à cette publication :

Daniel Despas, Jacqueline Hustinx-Castiaux

Avril 2013

Crédit photographique :
Daniel Despas, Jacqueline Hustinx-Castiaux
p.12, 16, 17 : © Vincianne Baudoin (expo arbres remarquables 2011)

Réalisation graphique et impression : www.creastyl.be

Reproduction interdite sans l'autorisation du Centre culturel d'Havelange.

Quand l'histoire se met en chemin(s)...

«Chemins, voies et piedsentes» est une collection d'ouvrages sur l'histoire des noms des rues, des chemins, des sentiers, qui parcourent les villages de la commune d'Havelange.

Cette collection est proposée par le Cercle de Recherche Historique du Centre culturel d'Havelange, baptisé Les Nifteûs.

Leur intention a été de découvrir l'origine des dénominations actuelles et anciennes des noms des rues, et d'identifier les voies de communication d'hier et d'aujourd'hui dans notre commune.

Une attention plus spécifique a été portée aux noms de rues qui évoquent la vie des gens de chez nous à travers les siècles.

Chaque village de la commune fera l'objet d'une publication :
Méan, Maffe, Jeneffe, Miécret, Havelange, Ossogne, Flostoy, Barvaux, Failon, Porcheresse, Verlée.

Conçus pour inviter le lecteur à se promener dans nos villages tout en (re)découvrant leur histoire, ces ouvrages raviront petits et grands, promeneurs, amateurs d'histoire, amoureux de la nature…

Une publication du Centre culturel d'Havelange

Edition 2013

Les Nifteûs
Cercle historique du Centre culturel d'Havelange

Centre Culturel d'Havelange asbl

Province de Namur
avec le soutien de la Province de Namur